La Personnalité Du Prêtre Dans

L'Oeuvre de Georges Bernanos

Thèse
Présentée à La Faculté
Du Collège des Arts Libéraux de St.-Meinrad
En Accomplissement Partiel des Conditions Requises
Pour le Baccalauréat

Homère P. Campbell
mai, 1964
Le Séminaire de St.-Meinrad
Collège des Arts Libéraux
St.-Meinrad, Indiana

ARCHABBEY LIBRARY
ST. MEINRAD IND.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

I. L'Univers Bernanosien

A. Le prêtre-héros:

1. dans les romans de Bernanos

2. une innovation dans la littérature

B. La préoccupation avec le prêtre, l'enfance, et la mort:

1. l'influence des prêtres

2. l'esprit de l'enfance

C. L'après-guerre et le désespoir:

1. la déception de l'après-guerre

2. l'apparition et le scandale de Sous le Soleil de Satan

D. L'actualité de l'Eglise et du prêtre:

1. la communion des saints

2. la position du prêtre

3. l'agonie de Christ

E. Notes

II. Les Prêtres Bernanosiens--Donissan, Cénabre, et Chevance

A. Donissan

1. dans son rôle sacerdotal:

a. sa personnalité

b. son ministère paroissial

2. son conflit personnel: la tentation du désespoir:

a. à cause de ses faiblesses

b. à cause de la puissance du mal

c. à cause de la présence de Satan

3. sa crise:

a. la tentation à Lumbres

b. l'erreur de Donissan

4. sa vision de la Croix et sa mort

B. Cénabre

1. dans son rôle sacerdotal:

a. sa personnalité

b. ses activités quotidiennes

c. l'origine de son imposture

2. son conflit personnel: la perte de la foi:

a. à cause de l'orgueil

b. caractérisé par:

1) le mensonge

2) l'indifférence

3. sa crise:

a. reliée à Chantal et à Chevance

b. sa révelation à Chantal

c. la mort de Chantal et sa signification

C. Chevance

1. dans son rôle sacerdotal:

a. sa personnalité

b. son histoire

2. son conflit personnel: le salut de Cénabre

3. sa crise:

a. la signification de son agonie et de sa mort

b. la réception de la joie de Chantal

D. Notes

III. Le curé d'Ambricourt

A. Le rôle sacerdotal du curé d'Ambricourt:

1. sa personnalité

2. sa paroisse et ses membres

B. Son conflit personnel: la tentation du désespoir:

1. le désespoir

2. la luxure des enfants

3. les enfants humiliés

C. Sa crise: l'entretien avec la Comtesse

D. La peur et l'agonie de mort

E. Notes.

Conclusion:

1. l'activité extérieure et intérieure du sacerdoce

2. la conception bernanosienne du sacerdoce

Bibliographie

"Le divin regard s'est posé sur nous, si ferme et si tendre."

(Bernanos, lettre 26 août 1919)

INTRODUCTION

Parmi les écrivains catholiques de la littérature contemporaine française Georges Bernanos tient une place de ligne avec d'autres écrivains tels que Paul Claudel ou de François Mauriac. Son oeuvre, produite entre les deux guerres, reflète les agitations d'une ère largement inconnue à ses jeunes lecteurs d'aujourd'hui, et ainsi il est de quelque valeur historique. Plus importante, pourtant, est la valeur littéraire de Bernanos: il dépeint avec une sensibilité étonnante les opérations mystérieux de la grâce dans un monde du péché, un accomplissement rarement effectué avant lui. A ses lecteurs il offre une raison d'être, une nouvelle vision de la vie qui confirme que dans chaque aspect de la vie "Tout est grâce." Comme écrivain, Bernanos a été une influence majeure sur une génération de romanciers et exerce au temps présent une forte popularité en France. Parmi ses romans le Journal d'un Curé de Campagne est devenu un classique. Ces raisons sont plus que suffisantes pour justifier une étude sur Bernanos.

Comme romancier, Bernanos fut le premier à employer continuellement pour son personnage central le prêtre. De son génie littéraire il créa quatre types: Donissan (Sous le Soleil de Satan), Cénabre et Chevance (L'Imposture et La Joie), et le curé d'Ambricourt (Journal d'un Curé de

Campagne). A travers ces figures de son oeuvre romanesque cette étude se conduira.

Donc le premier chapitre examinera ce que l'on a appelé "l'univers bernanosien." Le chapitre discute brièvement de l'originalité du prêtre-héros, puis les thèmes principaux de Bernanos vus à travers sa vie et transposés plus tard dans les personnages de ses romans, et enfin la place de l'Eglise et du prêtre chez Bernanos. Le deuxième chapitre analysera les trois prêtres-héros de Bernanos--Donissan, Cénabre, et Chevance--surtout quant aux thèmes mentionnés dans le premier chapitre. Finalement, le troisième chapitre se concentrera sur le quatrième prêtre-héros de Bernanos, le curé d'Ambricourt, qui reflète le mieux la conception bernanosienne du sacerdoce.

CHAPITRE I: L'UNIVERS BERNANOSIEN

Le Prêtre-Héros

Le monde de Bernanos est essentiellement celui d'un prêtre.[1] Les prêtres jouent le premier rôle dans presque tous les romans bernanosiens,[2] et dans son oeuvre romanesque totale plus que cinquante prêtres apparaissent. Certains personnages (par exemple, l'abbé de Saint-Genest, maître à penser de Cénabre, le R. P. Riaucourt, directeur spirituel de Chantal de Clergerie) n'entrent qu'en passant, autres sont simplement des équisses comme les silhouettes d'Un Crime ou d'Un Mauvais Rêve. Plus souvent, ce sont des prêtres mondaines et médiocres (l'abbé Demange ou le curé de Luzarnes dans Sous le Soleil de Satan, Mgr. Espelette dans L'Imposture, le chanoine de la Motte-Beuvron dans le Journal d'un Curé de Campagne), des prêtres défroqués (l'abbé Dufréty), des prêtres révoltés contre l'ordre de la charité (Cénabre), ou des prêtres ministres de l'Eglise (l'abbé Menou-Segrais et le curé de Torcy) que Bernanos décrit. Enfin il y a le vrai prêtre bernanosien, le saint, que Bernanos dépeint le plus intimement: Donissan, Chevance, et le curé d'Ambricourt.

On s'étonne peut-être, comme le furent des contemporains de Bernanos, à la place prépondérante que le prêtre occupe dans son oeuvre romanesque, une place inconnue autrefois dans la littérature française.[3] Avant Bernanos, certes, il y avait des prêtres-héros dans la galerie des personnages de romans. Cependant la vogue littéraire limitait le romancier à seulement une image caricaturale du prêtre avec le résultat que le sujet restait pri-

sonnier des conventions. Par crainte révérencielle, les auteurs bien-pensants réduisirent l'image du prêtre aux caractéristiques générales de sa fonction. Nul comme Bernanos ne s'obstinait, non seulement à placer le prêtre au centre d'une intrigue romanesque, à lui faire supporter tout le poids de l'action, mais encore à révéler ses faiblesses et ses luttes intérieures, à le dépeindre comme un homme qui aime, pêche, haïsse, souffre de la même façon qu'un paysan ou un laboureur.[4]

C'est maintenant un fait historique et littéraire que Bernanos choisit pour son sujet principal le prêtre. Cette sélection caractérise sa création littéraire et distingue son univers. Donc quand on est en présence de son oeuvre romanesque (ou de l'oeuvre littéraire d'aucun autre romancier), il est parfaitement vain de vouloir y retrouver la réalité. Nécessairement, elle n'y sera pas réproduite telle qu'on la voit. Chaque artiste dégage de la réalité ce qui lui est le plus important. Pour Bernanos, c'est le prêtre. Dans la présence de Bernanos donc, il faut qu'on accepte son univers tel qu'il a jailli de son inspiration et de son art, qu'on se fasse "bernanosien" avec lui.[5]

Avec cette perspective les premières années de Bernanos seront maintenant examinés pour y discerner le commencement de l'univers bernanosien. Sa connaissance des prêtres, ses personnages, et ses thèmes principaux y prennent leur origine.

La Préoccupation Avec Le Prêtre, L'Enfance, Et La Mort

Elevé par une mère très chrétienne et dans une intime familiarité avec

des prêtres,[6] ayant lui-même désiré, au moment de la première communion, devenir missionnaire, Bernanos acquérait une certaine sensibilité vers des sens spirituels et quelque connaissance de l'âme sacerdotale. Certes, il comprenait très vite que sa vocation ne le destinait pas à un ordre religieux mais, tout en étant profondément spirituelle, elle correspondait à celle d'un laique: "Si je n'ai pas l'intention de me faire prêtre, c'est d'abord parce qu'il me semble ne pas en avoir la vocation et qu'ensuite un laique peut lutter sur bien des terrains où l'ecclésiastique ne peut pas grand chose."[7]

L'influence ecclésiastique de ces premières années se refléterait plus tard dans les romans de Bernanos. Les prêtres de son enfance enrichiraient un jour les crèatures de son imagination. "J'imagine ainsi le collégien Bernanos, commente Luc Estang, observant les orgueils et les humilités, les mesquineries et les grandeurs, transposés plus tard chez les Cénabre et les Chevance, les Espelette et les Donissan et tous les autres, mondains ou campagnards."[8]

De son enfance, Bernanos tira l'origine non seulement du développement embryonnaire de ses personnages, mais, ce qu'il est plus important, l'esprit de l'enfance,[9] ce que Bernanos chérit et garda à travers sa vie. Dans la conclusion de la préface des Grands Cimetières Sous La Lune, le romacier avoue que rien ne l'a jamais poussé à écrire autant que le besoin de retrouver le langage ancien, le langage de l'enfance que nul ne retrouve. Ici, Bernanos parle dans des lignes poétiques et évocatoires à ses personnages et à ses lecteurs inconnus:

> Compagnons inconnus, vieux frères, nous arriverons ensemble, un jour, aux portes du royaume de Dieu. Troupe fourbue, troupe harassée, blanche de la poussière de nos routes, chers visages durs dont je n'ai pas su essuyer la sueur, regards qui ont vu le bien et le mal, rempli leur tâche, assumé la vie et la mort, ô regards qui ne se sont jamais rendus! Ainsi vous retrouverai-je, vieux frères. Tels que mon enfance vous a rêvés... L'aube venait bien avant que fussent rentrés dans le silence de l'âme, dans ses profonds repaires, les personnages fabuleux encore à peine formés, embryons sans membres, Mouchette et Donissan, Cénabre, Chantal, et vous, vous seul de mes créatures dont j'ai cru parfois distinguer le visage, mais à qui je n'ai pas osé donner de nom--cher curé d'un Ambricourt imaginaire...Oh! je sais bien ce qu'a de vain ce retour vers le passé. Certes ma vie est déjà pleine de morts. Mais le plus mort des morts est le petit garçon que je fus. Et pourtant, l'heure venue, c'est lui qui reprendra sa place à la tête de ma vie, rassemblera mes pauvres années jusqu'à la dernière, et comme un jeune chef ses vétérans, ralliant la troupe en désordre, entrera le premier dans la Maison du Père.[10]

C'est vers ce thème de l'enfance--son absence de déguisement, sa pureté, son innocence--qu'un jour presque tous les personnages de Bernanos se retournent; ils gardent, même dans les ténèbres de la pire dégradation, la nostalgie d'une aube pure de la vie.[11] Avant qu'ils se retrouvent, ils doivent confesser avec Bernanos:

> Qu'importe ma vie! Je veux seulement qu'elle reste jusqu'au bout fidèle à l'enfant que je fus. Oui, ce que j'ai d'honneur et ce peu de courage, je le tiens de l'être aujourd'hui pour moi mystérieux qui trottait sous la pluie de septembre, à travers les pâturages ruisselants d'eau, le coeur plein de la rentrée prochaine, des préaux funèbres où l'accueillerait bientôt le noir hiver, des classes puantes, des réfectoires à la grasse haleine, des interminables grand'messes à fanfares où une petite âme harassée ne saurait rien partager avec Dieu que l'ennui--de l'enfant que je fus et qui est à présent pour moi comme un aieul.[12]

Pourquoi toujours ce retour vers l'enfance? Parce que l'enfance est le temps où l'âme se voit la plus claire, où elle n'est pas entravée par les

complexités de la vie, où elle connaît ce qu'elle est--rien de plus important.

L'enfance, c'est la pureté et l'innocence d'un Chevance, d'une Chantal, ou d'un curé d'Ambricourt. C'est la vie avant le péché: "L'univers que le péché nous a ôté, nous le reprendrons pouce par pouce, nous vous le rendrons tel que nous le reçûmes, dans son ordre et dans sa sainteté, su premier matin des jours."[13]

L'aube de la vie, c'est la part de l'être la plus profonde, celle qui est permanente et indestructible, celle qui résiste jusqu'à la fin les affronts du monde. C'est, dans l'univers bernanosien, la seule part en chaque homme qui est digne d'être sauvée. Car le péché ne fait qu'amener l'homme à la surface de lui-même, tandis que dans le profondeur de l'être réel reste l'enfant, cet être qui seul appartient vraiment au Dieu.[14]

Voici le point dans l'univers bernanosien par lequelle le thème de l'enfance est relié au thème de la mort:[15] l'enfance doit reprendre sa propre place, s'il ne l'a déjà retrouvée comme les saints, au jour de la mort, lorsqu'il faudra bien que tout le passé se rassemble sous la conduite de l'enfant d'autrefois.

Dès sa première jeunesse Bernanos vivait la peur de la mort. La plus petite indisposition lui avait toujours semblé le prélude à cette dernière maladie dont il avait si peur; un petit mal d'estomac, une toux qui l'ennuyait, une maladie de poitrine y suffisait. "Depuis longtemps, à cause de ma jeunesse maladive et des précautions qu'on me faisait prendre je crains la mort, et par malheur, peut-être mon ange gardien dirait par bonheur, j'y pense toujours."[16]

Le 31 mai 1905, il écrivit:

> Pendant les premiers mois de mon séjour à Aire, je me suis mortellement ennuyé et, étant toujours un peu malade, j'ai pensé très souvent à cette mort que je crains tant, et qui peut arriver d'un moment à l'autre, comme une voleuse.[17]

Ce n'était pas exactement la peur de mourir qui le tracassait mais la peur de mal mourir, d'avoir une mort qui ne soit pas vécue dans la lumière de l'amour.[18] Cet état de panique, fréquemment renouvelé, le faisait questionner le sens de la vie pour trouver un raison d'être. Ce n'était qu'à sa première communion que Bernanos reconnaissait que la mort est le sens de la vie, et qu'il faut vivre absolumment pour Dieu, "vivre et mourir pour lui, aidant à ce que son règne arrive selon votre âge, selon votre position, vos moyens, votre fortuen, vos goûts. Et ainsi je n'aurai plus peur de cette affreuse mort."[19]

Plus tard, dans ses romans, Bernanos accorda une place spéciale aux deux thèmes de l'enfance et de la mort. Ces thèmes sont, en fait, les deux sommets qui surplombent toute l'existence de Bernanos parce qu'ils sont les deux heures de végrité. L'un est rattaché à l'autre; ils forment le leitmotiv le plus insistant et le plus révélateur, autour duquel s'organisent l'intelligibilité de Bernanos et la cohérence de tous ses écrits.[21]

L'Apres-guerre Et Le Désespoir

De 1906-1912 Bernanos s'engagea dans les actions politiques de l'Action Française, un groupe politique fondé en 1899, dont la propagande cen-

censura les Monarchistes, les anti-Juifs, et les Catholiques. L'année 1914 le trouva dans la première guerre mondiale, dont l'expérience le tourmentait pour le reste de sa vie et amplifiait sa peur adolescente de la mort. De cette période naquit un autre thème dans l'univers bernanosien: le désespoir.

Revenu de la guerre, Bernanos s'attendait à participer à la construction d'un nouveau monde, un nouveau monde qui eût été la réplique et la suite du monde ancien qu'il avait défendu avant 1914. Il trouvait seulement ce qu'il a nommé "la partouze," non seulement la partouze morale mais la partouze des idées et la partouze des âmes. La "partouze," c'est-à-dire, ce que les rescapés de la guerre ont trouvé en arrière quands ils sont redescendus "une nuit, les yeux encore pleins des paysages d'argile, des douces terres nues, innocentes, d'où monte à chaque aube vers le ciel, ainsi qu'un encens, l'odeur miellée des copains morts."[22]

La France participa à la Victoire mais elle n'en avait rien remporté. "Je n'ai jamais senti le moindre orgueil, remarque Bernanos désespérément dans son journal pour 1940, de ce que nous appelions la Victoire. On ne saurait être fier de se montrer en public au bras d'une belle femme qui porte votre nom mais refuse de coucher avec vous."[23] En apparence la victoire amena la paix et le bonheur, mais au plus profond, elle n'avait pas résolu les problèmes de la guerre. Ce que la guerre avait remis en question était la vision même du monde: Comment expliquer le problème de la douleur? Quelle est la valeur de la vie? Qu'est-ce que le mal? Le rationalisme ne suffisait plus comme explication et, en effet, n'avait jamais suffit.

Après la guerre Bernanos revint à la vie civile et la question se

posa: que faire? Il se maria en 1917 et maintenant Mme Bernanos attendait un second enfant. D'une lettre à Dom Besse, son directeur spirituel, on voit la décision de sa vocation:

> La situation se complique de cette profession décorative et illusoire que j'ai choisie. Je sais, je sais. Mais une fois encore, non Père, non! Le métier littéraire ne me tente pas, il m'est imposé. C'est le seul moyen qui m'est donné de m'exprimer, c'est-à-dire de vivre.[24]

Ce que Bernanos avait à dire, ce qu'il ne pourrait pas ne pas dire, c'était que le monde est sacré, que le royaume de Dieu est présent hic et nunc, que l'homme a besoin de ce royaume. Ainsi en 1926, avec la publication de Sous le Soleil de Satan, Bernanos rappela au monde ce que tous avaient oublié: la présence de Dieu et surtout le mal de Satan.[25]

L'apparition du roman causa de la consternation dans Paris. La critique passionnée et l'ironie âpre prévalurent. Mais du commencement Bernanos trouva son appui en Léon Daudet, l'éditeur de l'Action Française, qui, dans un article tonnant, saluait le Soleil de Satan en des termes qui faisaient de Bernanos un écrivain célèbre. L'article élogieux de Daudet, pourtant, n'était pas assez pour gagner une acceptation universelle du roman. Parmi beaucoup de critiques, les épithètes du Satanisme et du Manichéisme résonnaient le plus souvent. Aux "bien-pensants" cette irruption des forces spirituelles constituait un scandale, qui fut ressenti surtout parmi les catholiques.[26]

Le scandale de Sous le Soleil de Satan resulta principalement de l'inabilité de certains contemporains d'accepter la réalité effrayante dépeinte par Bernanos. L'univers qu'il décrivit ne correspondait guère, estimaient

les bien-pensants, à ce qui constituait le "vrai" monde. L'introduction dans la littérature du prêtre-héros et d'un démon incarné (déguisé comme un maquignon dans le Soleil) choqua le public. A ses critiques Bernanos répondait:

> Il y a telles âpres vérités qu'on n'aime pas voir en face, et tels prêtres--par exemple,--pleins d'artifices et de coquetterie, les laisseraient volontiers oublier au monde si la Providence ne les dirigeait un par un, avec une maternelle indulgence, vers les Salons littéraires ou même l'academie, qui les mettent rapidement hors d'état de nuire.[27]

Ce n'étaient pas seulement des prêtres que Bernanos atteignait ainsi, c'étaient des critiques "catholiques" dont l'incompréhension totale révélait leur ignorance du vrai univers.

Ce refus de reconnaître la réalité du mal quand il était le plus présent, et l'existance de Dieu quand Il était le plus absent, força Bernanos de la profondeur de son être de créer le roman Sous le Soleil de Satan. Il s'est voué à rappeler à ses contemporains que le mal existe, qu'il est pour chaque homme cet adversaire, ce lion rugissant cherchant à le dévorer dont parle Saint Paul: "Il y a quelque chose entre Dieu et l'homme...Il y a cet être obscur, incomparablement subtil et têtu, à qui rien ne saurait être comparé, sinon l'atroce ironie, un rire cruel."[28]

Ainsi la déception de l'après-guerre, son faux bonheur, son enjouement pour les produits des avancements technologiques, tous contribuèrent au désespoir de Bernanos. Un désespoir né parce que le péché n'a pas été reconnu comme tel. Un désespoir né parce que les hommes se croyaient capables de faire un monde qui se fermait sur lui-même. Un désespoir né parce

que le bonheur ne fut plus qu'une "espérance charnelle," parce que la spiritualité ne tenait plus une place dans le monde.[29]

L'Actualité De L'Eglise Et Du Prêtre

Après la publication de son premier roman, Bernanos continuait, même contre le conseil de Léon Daudet qui voulait qu'il changeât le sujet,[30] à choisir le prêtre pour son personnage central. L'Imposture fut publiée deux ans après le Soleil, en 1928, et La Joie qui en fait suite, en 1929. Et en 1936 apparut le grand roman le Journal d'un Curé de Campagne.[31]

Pourquoi Bernanos s'obstinait-il à élire le prêtre comme sujet de ses romans sera expliqué un peu plus tard. A ce moment la question se pose: quelle est la place précise du prêtre dans l'univers bernanosien? Une telle question ne peut recevoir de réponse qu'en la considération d'une autre: en Bernanos, quel rôle joue l'Eglise dans le monde?[32]

La question est presque tautologique, car dans l'univers bernanosien, l'Eglise et le monde sont inséparables; la chrétienté embrasse tout. Quoique le saint et le pécheur appartiennent tous les deux à l'Eglise, l'Eglise reçoit surtout le pécheur avec plaisir.

> Un peuple chrétien n'est pas un peuple de saintes nitouches. L'Eglise a les nerfs solides, le péché ne lui fait pas peur, au contraire. Elle le regarde en face, tranquillement, et même à l'exemple de Notre Seigneur, elle le prend à son compte, elle l'assume...[33]

Dans l'Eglise le dogme le plus important pour Bernanos éclaire le lien de l'unité parmi les membres nommé la Communion des saints; sur ce doctrine

se fonde, ce que Luc Estang appelle, "la cosmosophie bernanosienne."[34] Selon la conception bernanosienne de la "communion," il existe non seulement une communion du bien mais une communion du mal. Les actions de ses héros se lient dans le bien comme dans le mal. Par exemple, quand le curé d'Ambricourt vient chercher la contrition de son orgueilleuse paroissienne, l'âme qui vit avec la mémoire d'un enfant mort et dans la haine d'une épouse infidèle et d'une rivale hypocrite, le curé lui révèle:

> Le monde du péché fait face au monde de la grâce ainsi que l'image reflétée d'un paysage au bord d'une eau noire et profonde. Il y a une communion des saints, il y a aussi une communion des pécheurs. Dans la haine que les pécheurs se portent les uns aux autres, dans le mépris, ils s'unissent, ils s'embrassent, ils s'agregent, ils se confondent, ils ne seront plus un jour, aux yeux de l'Eternel, que ce lac de boue toujours glissant sur quoi passe et repasse vainement l'immense marée de l'amour divin, la mer de flammes vivantes et rugissantes qui a fecondé le chaos...
>
> Et cette femme que vous haïssez, vous vous croyez loin d'elle, alors que votre haïne et sa faute sont comme deux rejetons d'une même souche...(...) dès maintenant, vous êtes unis dans le mal, pris tous les trois dans le piège du même péché--une même chair pécheresse--compagnons--oui, compagnons!--compagnons pour l'éternité...[35]

Ce n'est pas assez de dire de la communion des saints chez Bernanos qu'il s'étend du bien au mal et du mal au bien. Entre le saint et le pécheur il y a une relation, une dépendance si intime que l'un doit souffrir pour les péchés de l'autre. Les héros de Bernanos offrent même leur âme pour l'âme du pécheur. Toute l'aventure de l'abbé Donissan, dans Sous le Soleil de Satan, repose sur cette donnée. Sa tentation du désespoir traduit à l'extrême l'échange mystique: sa paix intérieure contre le salut des pécheurs, celui de Mouchette en particulier, de qui le destin paraît une mystérieuse replique au sien. Des exemples semblables de la "communion

des saints" sont trouvés dans le Journal, L'Imposture, et La Joie.

Ici, on voit plus clairement la position du prêtre dans l'univers bernanosien. Par la communion des saints l'homme participe aux mérites et aux souffrances de Jésus-Christ, mais seulement par la médiation du prêtre. Le prêtre présente Dieu à l'homme et l'homme à Dieu, il est le lieu où la grâce et le péché se rencontrent. Il est, dans un sens, le centre de l'univers, autour duquel toutes choses tournent. Un tel rôle de médiateur a des conséquences graves dans la vie d'un prêtre.

Le prêtre, pris d'entre les hommes, est élu pour intervenir en faveur des hommes. Il est séparé des hommes pour être leur représentant devant Dieu. A cause de sa place unique parmi les hommes, il doit, nécessairement, mener une vie de solitude. Ainsi les prêtres-héros de Bernanos--Donissan, Chevance, le curé d'Ambricourt--se trouvent isolés de la vie de la paroisse à cause de leur vocation.

Une seconde conséquence de la vocation sacerdotale dérive du fait que les prêtres bernanosiens, pareils au premier Grand-Prêtre, viennent non pour porter la paix mais l'épée. Ils viennent pour déranger l'ordre établi, le calme trompeux qui cache les désordres et les haines. Leur présence menace la tranquillité des consciences de leurs paroissiens (il y a, par exemple, la rencontre de Donissan et Mouchette ou de Chevance et Cénabre).

Voici, cependant, la conséquence la plus importante du sacerdoce: les prêtres bernanosiens sont tous, comme le curé d'Ambricourt, prisonniers de la "Sainte Agonie." Ils sont configurés à Jésus crucifié, ils souffrent avec lui, éprouvent avec lui, en même temps que la haine des hommes, le suprême abandon: "Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?"[36]

L'univers entier de Bernanos s'établit sur la vérité profonde que pour être sauvé, il faut participer à la douleur, à l'agonie du Christ. L'angoisse humaine parvenait à sa hauteur au jardin des Oliviers, où L'Homme qui récapitule en Lui tous les hommes, a souffert toute la souffrance du monde. C'était là qu'Il avait peur de la mort. Il faut donc que l'âme qu'il appelle à son imitation connaisse une crainte semblable. L'abbé Chevance, par exemple, meurt dans une sorte de désespoir non parce qu'il est perdu, mais parce que, aux âmes détachées de tout, il est demandé une épreuve finale avant d'entrer dans le royaume de Dieu. Ainsi Chevance ne possède pas même sa propre mort.

Être dans l'Eglise, c'est pécher et souffrir, mais dans la participation aux souffrances et aux mérites de Jésus-Christ. Pour Bernanos une part essentielle de cette participation se concentre sur la reconnaissance de l'impuissance.[37] Ses saints ne possèdent rien. La douleur, la joie, l'humiliation, l'espérance--ils ne peuvent réclamer rien de tout; à l'heure même où ils croient donner, c'est Dieu qui donne. Ainsi au coeur de son désespoir, Donissan se croit abandonné. Au coeur de la souffrance, Chevance la croit inutile. Au coeur de son mépris pour lui-même, le curé de campagne croit avoir tout manqué, être refusé par Dieu. Seulement quand le personnage bernanosien reconnaît qu'il ne possède rien, qu'il n'est rien sans Dieu, la joie entre-t-elle dans son âme.

> ...la certitude de son Chantal impuissance était devenue le centre éblouissant de sa joie, le noyau de l'astre en flammes. C'était par cette impuissance même qu'elle se sentait unie au Maître encore invisible, c'était cette part humiliée de son âme qui plongeait dans le gouffre de suavité.[38]

Jusqu'ici cette étude a considéré les thèmes principaux de Bernanos à travers sa vie et la place distinctive du prêtre dans son monde romanesque. La question encore reste, pourtant: pourquoi toujours le prêtre comme le héros en Bernanos? Fut-ce pour lui la transposition ou la sécularisation d'une vocation sacerdotale détournée? La question doit recevoir une réponse négative parce que, pour Bernanos, la création littéraire ne fut pas du tout une activité de sublimation. Sa vocation était l'analogue du sacerdoce, elle n'en était pas le substitut.[39] Il fut laic dans l'Eglise, un romancier qui agit, par ses prêtres-héros, comme directeur spirituel au monde.

Ainsi chacun des romans de Bernanos est-il moins le roman d'un prêtre que l'histoire d'une paroisse avec son prêtre, et cette paroisse est en quelque sorte l'image réduite, mais complète, du monde qui a été jadis chrétien.[40] Toutes les tentations et les déceptions, le faux bonheur et le mal, qui confrontent les prêtres bernanosiens, reflètent les épreuves de Bernanos lui-même. Ses prêtres portent un poids sous lequel lui aussi se sentait accablé; encore, au même temps, ils mantiennent une espérance qu'il n'a cessé de proclamer en contradiction à l'esprit du temps et en face de l'expérience horrible de 1914 et du retour à l'arrière après 1918. Comme ses prêtres, Bernanos eut une passion pour le salut de l'homme, un esprit de fraternité et de communion qui est exprimé le mieux par laphrase de Dostoievski, "Nous sommes tous responsables pour tous." Il ne suffit pas de dire donc que Bernanos fut le créateur du roman sacerdotal, c'est-à-dire, du roman dont le personnage central est un prêtre. Plutôt, il faut le décrire comme un romancier sacerdotal--un romancier qui exerça envers les créatures de son univers fictif les fonctions mêmes du prêtre.[41]

Notes Sur Le Premier Chapitre

1. Thomas Molnar, "Political Thought of Bernanos," Review of Politics, p. 237.

2. La Nouvelle Histoire de Mouchette est le seul roman où n'apparaît aucune figure de prêtre. Albert Béguin suggère que Bernanos lui-même assume le rôle sacerdotal dans ce roman. Cf. Béguin, Bernanos par lui-même, p. 80.

3. Luc Estang, Présence de Bernanos, p. 152.

4. Loc. cit.

5. Nicole Winter, "Conception bernanosien du sacerdoce à partir du Journal d'un Curé de Campagne," dans Etudes Bernanosiens, p. 69.

6. Bernanos fut l'élève des Pères Jésuites de la rue de Vaugirard de 1898 à 1901. Il passa de là au Petit Séminaire de Notre-Dame-des-Champs (1901-1903), puis au Petit Séminaire de Bourges (1903-1904), et au Collège d'Aire-sur-la-Lys (Pas-de-Calais), de 1904 à 1906.

7. Lettre à l'abbé Lagrange, 31 mai 1905, dans Albert Béguin, Les Cahiers Du Rhône, p. 22.

8. Estang, loc. cit., p. 10.

9. Sur l'importance de l'enfance de Bernanos, Guy Gaucher commente: "Qui pourrait percer le mystère de ces années de formation posséderait sans doute la clef de la vie tout entière." Le Thème De La Mort Dans Les Romans De Bernanos, p. 6.

10. Les Grands Cimetières Sous La Lune, pp. 12-13.

11. Albert Béguin, Bernanos par lui-même, p. 5.

12. Les Grands Cimetières Sous La Lune, pp. 62-63.

13. Sous le Soleil de Satan, p. 266.

14. Cf. Béguin, Bernanos par lui-même, p. 40.

15. Loc. cit.

16. Lettre de mars 1905, dans Les Cahiers Du Rhône, p. 18.

17. Ibid., p. 21.

18. Jean de Fabreques, Tel qu'il était, p. 30.

19. Lettre à l'abbé Lagrange de mars 1905, dans Les Cahiers Du Rhône, p. 32.

20. Fabreques, op. cit., p. 32.

21. Béguin, Bernanos par lui-même, p. 11.

22. Les Enfants Humiliés, cité par Fabreques, op. cit., p. 68.

23. Loc. cit.

24. Lettre de 1919, cité par Fabreques, p. 75.

25. De cette période François le Grix, un contemporain de Bernanos, remarque: "En 1925, un jeune écrivain, dont on pouvait parler comme d'une révélation, menait nous parler du diable, nous le montrer à l'oeuvre, comme s'il croyait, comme s'il l'avait vu. Du même coup, il ressuscitait l'univers invisible pour un monde chaque jour plus près de l'oublier." "Une Vie," dans Les Cahiers Du Rhône, p. 287.

26. Charles Moeller, Littérature du XXe siècle et christianisme, vol. 1, p. 385.

27. Cité par Fabreques, p. 79.

28. Sous le Soleil de Satan, p. 213.

29. Fabreques, p. 117.

30. Béguin, Bernanos par lui-même, p. 68.

31. Quelques autres romans--Un Crime, Un Mauvais Rêve, Monsieur Ouine, la Nouvelle Histoire De Mouchette--furent publiés plus tard, mais ils ont peu d'importance pour cette étude.

32. L'étude de l'Eglise en Bernanos serait un livre en lui-même. Ici, on ne peut que donner les idées essentielles de Bernanos sur l'Eglise.

33. Journal d'un Curé de Campagne, pp. 19-20.

34. Estang, op. cit., p. 179.

35. Journal d'un Curé de Campagne, pp. 122-123.

36. Bernanos exprime bien l'intensité de sa pensée sur ce point dans

une lettre à un ami: "Du jardin du Calvaire, sache que Notre Seigneur a connu et exprimé par avance toutes les agonies, meme les plus humbles, les plus désolées, la tienne par conséquent. Cette passion n'est pas un jeu de prince." Les Cahiers du Rhône, p. 38.

37. Fabreques, p. 196.

38. La Joie, pp. 387-388.

39. Béguin, Bernanos par lui-même, p. 82.

40. Ibid., p. 69.

41. Ibid., p. 77.

"On m'accuse volontiers d'avoir l'obsession du prêtre. Il serait plus équitable de dire que je l'aime. Je m'épuise littéralement à le comprendre--aimer c'est comprendre--et il m'échappe toujours. Je le sais. Du moins aurai-je aidé quelques esprits à pénétrer un peu plus avant dans la simplicité tragique de ces existences où rien n'est médiocre parce que la médiocrité même y éclate, y paraît tout de suite intolérable."

(Dans une interview à propos d'Un Crime)

CHAPITRE II: LES PRÊTRES BERNANOSIENS-- DONISSAN, CENABRE, ET CHEVANCE

Le premier chapitre de cette étude sur Bernanos soulignait la place prépondérante que le prêtre occupe dans ce monde romanesque, une place énormément élargie par rapport à la plupart des romanciers antérieurs. Nous y discutions quelques thèmes qui le préoccupaient même dès sa jeunesse, surtout les deux thèmes du désespoir et de la mort. Quant aux doctrines de l'Eglise nous y indiquions l'importance que Bernanos attachait au dogme de la communion des saints. Et, en conclusion, le chapitre parlait de lui comme romancier sacerdotal.

Il reste donc, dans ce deuxième chapitre, à démontrer la mise en oeuvre de l'univers bernanosiens par une étude des trois prêtres--Donissan, Cénabre, et Chevance. Donissan constitue le personnage central de Sous le Soleil de Satan, et Cénabre et Chevance apparaissent dans les deux romans L'Imposture et La Joie. Chantal de Clergerie, l'héroine de La Joie, entre nécessairement dans la discussion, car, comme l'on verra, sa destinée est liée à celle de Cénabre et de Chevance.

Ainsi le deuxième chapitre essaiera-t-il d'étudier chacun des prêtres mentionnés ci-dessus en posant trois questions: Quel est son rôle sacerdotal? Quel est son conflit personnel? Quelle est la crise de sa vie? La première question comporte une considération de la personnalité du prêtre et de ses activités quotidiennes; la deuxième concerne sa tentation intérieure ou son combat spirituel; et la dernière question se concentre sur le point culminant de la lutte du prêtre qui, dans l'univers bernanosien, se rencontre ordinairement à la mort.

Donissan

Bernanos crée une image la plus détaillée de l'abbé Donissan. D'une lettre de Mgr. Papouin à l'abbé Menou-Segrais, on apprend que Donissan, quoiqu'il possède beaucoup de bonnes qualités, est néanmoins terne, timide, sans éducation et sans manières, naivement zélé et dépourvu de toute espèce de prestige. Il ne fait guère un compagnon convenable au cultivé Menou-Segrais, qui le trouve agaçant et incompréhensible:

> A mon âge, dit le curé, on attend le bon Dieu en espérant qu'il entrera sans rien déranger, un jour de semaine...Hélas! ce n'est pas le bon Dieu qui est entré, mais un grand garçon aux larges épaules, d'une bonne volonté ingénue à faire grincer des dents, plus assommant encore d'être discret, de dérober ses mains rouges, d'appuyer prudemment ses talons ferrés, d'adoucir une voix faite pour les chevaux et les boeufs...Mon petit setter le flaire avec dégoût, ma gouvernante est lasse de détacher ou de ravauder celle de ses deux soutanes qui garde un aspect décent...D'éducation, pas l'ombre. De science, guère plus qu'il n'en faut pour lire passablement le bréviaire. Sans doute, il dit sa messe avec une pieté louable, mais si lentement, avec une application si gauche, que j'en sue dans ma stalle, où il fait pourtant diablement froid! Au seul penser d'affronter en chaire un public aussi raffiné que le nôtre, il a paru si malheureux que je n'ose le contraindre, et continue de mettre à la torture ma pauvre gorge.

> Que vous dire encore? On le voit courir dans les chemins boueux tout le jour, fait comme un chemineau, prêter la main aux charretiers, dans l'illusion d'enseigner à ces messieurs un langage moins offensant pour la majesté divine, et son odeur, rapportée des étables, incommode les dévotes.[1]

L'opinion de Donissan sur lui-même n'adoucit guère celle du doyen de campagne. Il se juge prêtre ignorant, grossier, et impuissant à se faire aimer. Au petit séminaire il n'était qu'un élève médiocre, et au grand séminaire il lassait tout le monde. C'était un miracle que ses supérieurs l'admettaient au diaconat. "Intelligence, mémoire, assiduité même: tout me manque," exclame-t-il.[2]

De son ministère paroissial Donissan sent qu'il constitue une charge au-dessus de ses forces et que lui-même, l'abbé, ne représente qu'un obstacle au bien. Tout son effort ne peut suppléer jamais à ce qui lui manque.[3] La plupart de sa maladresse vient de sa difficulté de parole; il souffre de l'impuisance de s'exprimer, un défaut qui fait rire ses paroissiens.[4] Mais il ne se dérobe pas à ses visites usuelles, il y va quand même.

Ainsi chaque matin l'abbé Donissan recommence les occupations ordinaires du jour. Il se lève, marche du presbytère à l'église de campagne, dit sa messe, et fait le tour de sa paroisse. Mais c'est en vain; ses paroissiens ne l'acceptent pas.

> Les paysans du canton, race goguenarde, regardaient en dessous avec méfiance la haute silhouette du vicaire, la soutane troussée, debout dans le brouillard, et qui s'efforçait de tousser d'un ton cordial. A sa vue la porte s'ouvrait chichement, et la maisonnée attentive, pressée autour du poêle, attendait son premier mot, lent à venir. D'un regard, chacun reconnaît le paysan infidèle à la terre, et comme un frère prodigue: au ton de respect et de courtoisie s'ajoute une nuance de familiarité protectrice, un peu méprisante, et le petit discours est écouté tout au long, dans un affreux silence...[5]

C'est alors que Donissan fait la décision ardue et angoissée: la

Sainteté! Désormais il orientera tous ses efforts vers ce but. Il ressuscitera sa paroisse morte par la lutte contre lui-même, par la conquête de lui-même. Et "en se surmontant, il fait mieux que persuader ou séduire; il conquiert; il entre dans les âmes comme par la brèche."[6]

La lutte intérieure de Donissan ne passe pas inaperçue par ses paroissiens. Maintenant, quand il paraît sur le seuil, chacun se lève en silence. Ses mots les plus communs, les plus déformés par l'usage, reprennent peu à peu leur sens, éveillent un étrange écho. Quand il prononce le nom de Dieu, c'est pareil à un coup de tonnerre.[7]

On voit déjà la tâche immense de Donissan: attiré par la sainteté et rejeté par sa paroisse, Dieu exige de lui qu'il exerce son ministère dans un monde du péché où le Malin est manifestement le prince. La route n'est pas facile. Elle ne peut pas être facile, car Donissan doit suivre le chemin de son Maître--il doit suffrir jusqu'à la mort. Ainsi sa participation personnelle à la douleur, à l'agonie du Christ, assume la forme de ce que la première partie de Sous le Soleil de Satan intitule: "La tentation du désespoir."

Accablé par son propre néant et par l'immensité de son labeur, Donissan sent que la sainteté, vers laquelle il faut "monter ou se perdre,"[8] est au-dessus de sa force. Un passage significatif révèle la profondeur de son désespoir:

> La certitude de son impuissance à égaler un tel destin bloquait jusqu'à la prière sur ses lèvres. Cette volonté de Dieu sur sa pauvre âme l'accablait d'une fatigue surhumaine. Quelque chose de plus intime que la vie même était comme suspendu en lui. L'artiste vieillissant qu'on trouve mort devant l'oeuvre commencé, les yeux pleins du chef-d'oeuvre inaccessible--le fou bégayant qui lutte contre les images dont il n'est plus maître, pareilles à des bêtes échappées--le jaloux baîllonné et qui n'a plus que

> son regard pour haïr, devant la précieuse chair profanée, ouverte,--n'ont pas senti plus profonde la fine et perfide pointe, la pénétration du désespoir. Jamais le malheureux ne s'est vu lui-même (il le croit) aussi clair, aussi net. Ignorant, craintif, ridicule, lié à jamais par la contrainte d'une dévotion étroite, méfiante, renfermée en soi, sans contact avec les âmes, solitaire, d'intelligence et de coeur stériles, incapable de ces excès dans le bien, des magnifiques imprudences des grandes âmes, le moins héroïque des hommes.[9]

Croyant qu'il ne peut atteindre la sainteté et racheter les âmes de sa paroisse que par la souffrance, Donissan s'inflige des macérations effrayables. Mais même dans ses flagellations il éprouve quelque sentiment de culpabilité. "Notre pauvre chair consomme la souffrance comme le plaisir avec une même avidité sans mesure,"[10] observe-t-il. Et cela le met sur ses gardes. Il renonce aux mortifications parce qu'elles lui sont devenues sources de joie spirituelle. La tentation de désespérer s'accroît. Donissan ne peut plus tolérer la joie; il a peur qu'elle soit une tentation du Malin. Contemplant son crucifix, il crie:

> Je ne veux pas de la gloire! Je ne veux pas de la joie! Je ne veux même plus de l'espérance! Qu'ai-je à donner? Que me reste-t-il? Cette espérance seule. Retire-la-moi. Prends-la! Si je le pouvais, sans te haïr, je t'abondonnerais mon salut, je me damnerais pour ces âmes que tu m'as confiées par dérision, moi, misérable! Et il défiait ainsi l'abîme, il l'appelait d'un voeu solennel, avec un coeur pur...[11]

La tentation du désespoir provient non seulement des faiblesses intérieures de Donissan mais aussi de la toute-puissance apparente du mal. Donissan se soucie sauvagement des âmes qui lui sont confiées par Dieu lui-même, parce qu'il est épouvanté par la force du mal, paralysé par sa propre impuissance, hanté par le crucifix. Il croit devoir émudire la joie et l'espérance. Il souhaite même disparaître dans le néant. Son angoisse vient de sa conscience du péché; ayant le don de vue spirituelle, il voit ce que

les autres ne voient pas. Sous le regard de Donissan, Mouchette se voit elle-même, découvre le monde pécheur:

> Partout le péché crevait son enveloppe, laissait voir le mystère de sa génération: des dizaines d'hommes et de femmes liés dans les fibres du même cancer, et les affreux liens se rétractant, pareils aux bras coupés d'un poulpe, jusqu'au noyau du monstre même, la faute initiale, ignorée de tous, dans un coeur d'enfant.[12]

La rencontre de Donissan et Mouchette tourne vite à la lutte. Mouchette a la haine du prêtre précisément parce que le don qu'il possède de lire dans les âmes la démasque à elle-même. Sa rage est telle, de se voir comme elle est, unie, monstreusement, au péché, que le curé de Lumbres lui dit: "Epargnez-moi, ma fille."[13] Bernanos fait imprimer le passage en capitales, montrant ainsi l'importance qu'il lui attribue.[14]

Le drame de Donissan et Mouchette se termine avec une conséquence extraordinaire. Désormais la destinée spirituelle de Donissan doit être liée à celle de Mouchette; il doit souffrir pour les péchés de sa paroissienne. Ainsi sa passion, sa tentation du désespoir, n'aura d'autre terme que le salut de l'âme de Mouchette; la lutte qu'il soutient contre le démon est le retentissement de la prise de possession par le démon d'une petite fille révoltée.[15]

> Dieu m'a inspiré cette pensée qu'il me marquait ainsi ma vocation, que je devrais poursuivre Satan dans les âmes, et que j'y compromettrais infailliblement mon repos, mon bonheur sacerdotal, et mon salut même.[16]

La tentation du désespoir résulte dans une large mesure de la présence de Satan lui-même.[17] En des pages qui démontrent la puissance analytique et psychologique de Bernanos, Donissan renconte face à face son Ennemi: "Un petit homme vif, tantôt à droite, tantôt à gauche, devant, derrière, mais dont il distingue mal la silhouette--et qui trotte d'abord sans souffler

mot."[18] Satan a les traits d'un maquignon. Tout se passe dans une nuit d'apocalypse. L'impression dominante est toutefois la domination de Satan plus que la toute-puissance divine. L'abbé Donissan, assuré pourtant dans sa force intérieure, semble lui-même comme subjugé par son adversaire surnaturel. Dans un moment de tromperie il entend des lèvres de Satan les mots affreux:

> Dors sur moi, nourisson de mon coeur...Tiens-moi ferme, bête stupide, petit prêtre, mon camarade. Repose-toi. Je t'ai bien cherché, bien chassé. Te voilà. Comme tu m'aimes! Mais comme tu m'aimeras mieux encore, car je ne suis pas près de t'abandonner, mon chérubin, gueux tonsuré, vieux compagnon pour toujours![19]

Et c'est alors que le démon lui révèle:

> Vous me portez dans votre chair obscure, moi dont la lumière fut l'essence--dans le triple recès de vos tripes--moi, Lucifer... Je vous dénombre. Aucun de vous ne m'échappe. Je reconnaîtrais à l'odeur chaque bête de mon petit troupeau.[20]

Satan! C'est lui qui tente et torture l'abbé Donissan, le curé de Lumbres; c'est lui qui le fait sans cesse chanceler devant l'évidence du mal universel, l'obligéant à se regarder en toute circonstance, même lorsqu'il s'offre aux plus durs sacrifices, s'il agit en instrument de Dieu ou en jouet du diable:

> Je t'ai tenu sur ma poitrine; je t'ai bercé dans mes bras. Que de fois encore, tu me dorloteras, croyant presser l'autre sur ton coeur! Car tel est ton signe. Tel est sur toi le sceau de ma haine.[21]

Ainsi la tentation de Donissan se pose-t-elle: comment ne pas désespérer devant sa propre impuissance, devant la force du mal, devant la présence même de Satan?

La crise dans la vie de Donissan, c'est-à-dire, ce point où il ne sait plus qui il sert, lui vient à Lumbres. Appelé au chevet d'un enfant mort le curé soupçonne que "c'est lui (le diable) qui l'attend."[22] Se penchant à toucher l'enfant, il reconnaît, dans le petit visage qui vient de sourire, l'implacable ennemi: "C'est toi. Je te reconnais."[23] Alors il a la faiblesse

d'exiger un signe, de tenter Dieu.

> Il élève le petit garçon comme une hostie. Il jette au ciel un regard farouche. Comment espérer reproduire le cri de détresse, la malédiction du héros, qui ne demande pitié ni pardon, mais justice! Non, non! il n'implore pas ce miracle, il l'exige. Dieu lui doit, Dieu lui donnera, ou tout n'est qu'un songe. De lui ou de Vous, dites quel est le maître! O la folle, folle parole, mais faite pour retentir jusqu'au ciel, et briser le silence! Folle parole, amoureux blasphème!...[24]

Et le signe que Donissan demande "ne lui sera refusé, car la foi qui transporte des montagnes peut bien ressusciter un mort...Mais Dieu ne se donne qu'à l'amour."[25]

De cette tentation le Prince du monde semble sortir vainqueur. Donissan fait appel à ses propres forces, non à celles de Dieu. Les détails abondent qui montrent les raisons de son erreur tragique. En le regardant pénétrer dans la chambre, Bernanos note que son visage est celui d'un héros, non d'un saint. Devant le cadavre, le prêtre ne prie pas, ne peut pas prier. Au moment où il élève le petit mort, il ne supplie pas, mais éprouve une sorte de rage, de colère surhumaine. Il n'implore pas, il exige. Croyant servir Dieu, il ne fait que le tenter. Mais Dieu ne se donne qu'à l'amour. Pas un instant au cours du combat, l'abbé Donissan ne songe à faire un acte d'amour. Il veut se venger, prendre sa revanche sur Satan, oubliant que seule la force de Dieu a pouvoir sur le plus redoutable des anges déchus.

Ainsi Donissan se trouve où Dieu le souhaite. Après avoir lutté, apparemment en vain, contre le Malin, le bon prêtre est persuadé que la force de son ennemi surpasse le sienne, donc celle de Dieu. Son propre effort, il croit, est inutile. Le désespoir de tant d'âmes damnées, son impuissance à les secourir et à les étreindre à travers l'abîme de chair, l'obsession du temps perdu, l'énormité du labeur, tout cela l'assaille. C'est alors que le

saint de Lumbres prie le Seigneur de lui ouvrir les yeux. Il veut voir la Croix, afin de voir le visage de Crucifié:

> Est-il possible, Dieu veut-il, que le serviteur qui l'a suivi trouve à sa place le roi risible des mouches, la bête sept fois couronnée? A la bouche qui cherche la Croix, aux bras qui la pressent, donnera-t-on cela seul seulement?[26]

La dérision de Satan, le rire, l'incompréhensible joie de Satan le tourmentent mais sa prière est entendue. Il voit la Croix. "Le drame du Calvaire...vous ne savez pas ce que c'est."[27]

Maintenant la vie de Donissan peut s'achever. Liée à l'agonie de son Maître, Donissan meurt dans le confessional d'une crise cardiaque. Il meurt comme sentinelle en garde, comme un homme qui a regardé quarante ans le pécheur avec le regard de Jésus-Christ, dont la vie n'était pas pour vaincre, mais pour témoigner contre le péché, jusqu'à la mort: "Toute belle vie, Seigneur, témoigne pour vous; mais le témoignage du saint est comme arraché par le fer."[28]

Cénabre

L'Imposture[29] a pour son cadre, non plus le pays artésien, celui de l'enfance de Bernanos qui se trouve si intensément évoqué dans Sous le Soleil de Satan, mais Paris, où le romancier présente la physionomie hallucinante d'un prêtre moderniste, l'abbé Cénabre. Savant, hagiographe, curieux de mystiques, auteur des Mystiques Florentins et de La Vie de Tauler, amateur d'âmes qui, souvent, d'ailleurs, se dérobent, Cénabre ignore la joie que communique la sainte humilité. Tout en lui est raison pure et scepticisme. Son intérieur lui-même est rebutant par excès d'austérité; un bureau de

Louis XVI, une modeste chaise de paille, les murs nus, où pend un crucifix d'ébène, forment l'entourage dans lequel l'historien étudie ses saints.

Cénabre, en apparence, n'est guère différent des autres prêtres. Il monte à l'autel, prend de sobres repas, travaille avec ponctualité à son bureau. Il dirige même des consciences, mais dans sa suffisance inquiétante, rêve de percer le secret des âmes par des procédés tout rationnels. Il confesse lui-même qu'il a toujours été attiré par la sainteté (des autres) et curieux de ses formes les plus singulières et les plus réservées. Mais "le vrai est que sa nature concevait difficilement cet état exceptionnel de l'âme dont son intelligence cherchait à pénétrer les causes."[30]

Cénabre observe scrupuleusement les exercises spirituels de son état. Chaque nuit il s'agenouille pour prier. Il remplit à la lettre les devoirs de son vocation (la prière en est un), car il se plie aisément à une discipline extérieure, à une contrainte matérielle; voire, il y trouve un indispensable appui pour la rigidité de sa nature.[31] Il s'impose même des mortifications sévères dont il n'omet jamais aucune.[32] Et quand le père Brou, son confesseur, lui ordonne de ne s'endormir jamais sans avoir repassé dans son esprit chacun des épisodes principaux du Sacrifice du Calvaire, il obéit, malgré la répugnance et l'horreur invincible il a de la Passion du Christ.[33] S'il célèbre rarement la messe, c'est en accord avec ses supérieurs, et parce que le temps lui manque réellement. Il n'omet pas, pourtant, le bréviaire. Le père Domange l'entend chaque mois en confession.[34]

De quelques passages du roman on apprend que l'imposture de Cénabre commençait dans sa jeunesse. Né d'une origine humble (d'un père alcoolique et d'une mère tôt veuve, qui lavait et ravaudait le linge des voisins), Cénabre était ambitieux de s'élever et de gagner une réputation. Un précoce

bon sens le faisait sentir que la supériorité de son intelligence justifiait son origine et son passé, et il s'imposait "une conduite irréprochable, une irréprochable tenu."[35] A douze ans, il implorait la faveur de passer ses vacances au séminaire, parce que sa maison lui faisait honte. Un de ses professeurs s'accusait d'éprouver pour son élève, pourtant parmi les plus assidus, une répulsion invincible. Et quand on lui en demandait la cause, il répondait:"Je crois qu'il n'aime pas. IL NE S'AIME PAS."[36] Passé du petit séminaire au grand, puis de là en Sorbonne, Cénabre vivait la vie d'un étudiant besogneux et fier. Il s'appliquait soigneusement à celer ses goûts et ses dégoûts pour n'offenser personne et pour s'avancer dans la societé. Finalement, il est devenu un homme qui ne connaissait à aucun moment le besoin, "irrésistible chez tant d'autres, d'inspirer l'amitié, d'en rendre, d'aimer et d'être aimé."[37]

A l'apogée de sa carrière Cénabre découvre qu'il a perdu la foi, qu'il ne l'a jamais eue. Son conflit personnel commence. Un jour, accablé par l'anxiété, il confie son secret affreux à l'abbé Chevance,[38] son seul ami; mais immédiatement il regrette la dévulgation et il resout "de ne pas changer l'ordonnance extérieure de sa vie, de vivre et de mourir en prêtre."[39]

A l'origine du refus de la grâce, de la perte de la foi, chez Cénabre, il y a de l'orgueil--et c'est encore l'orgueil qui l'incite à vivre dans L'Imposture, à mettre son point d'honneur dans l'observation scrupuleuse des règles extérieures de son état. Loin, comme tant d'autres, de profiter de la négation de l'esprit pour donner licence aux exigences de la chair, l'abbé Cénabre garde le costume ecclesiastique et se plie aux servitudes qu'il comporte.

> Je n'ai perdu que Dieu, s'était-il répété cent fois déjà. Je n'ai donc rien perdu. Mais ma vie s'était constituée en fonction d'une telle hypothèse, tenait d'elle sa raison d'être, son sérieux. Dieu est nécessaire à mes habitudes, à mes travaux, à mon état. J'agirai donc comme s'il existait. C'est un parti à prendre une fois pour toutes.[40]

Cénabre présente un cas d'exceptionnelle rigueur. Il se sentirait humilié de sombrer dans un scandale banal. Non point qu'il ait souci du conformisme social--sinon pour s'en faire une armure qui protège son secret horrible. Sa hauteur et sa force de caractère le vouent même à l'ascétisme qui entretient l'imposture.

L'orgueil qui caractérise la vie de Cénabre découle du délire de la connaissance. Le célèbre auteur de la Vie de Tauler, spécialiste de psychologie mystique, accède peu à peu à la prétention de connaître ce qui reste le secret de Dieu: la sainteté des âmes. Il oublie que la grâce se dérobe aux investigations. En ne voulant apporter dans ses études qu'une perspicacité purement humaine, il s'égare lui-même. Quand par hasard il jette les yeux sur lui-même, il découvre sa propre stérilité intime. Une vaine curiosité, telle est la faute primordiale de Cénabre:

> Les seules joies vraiment fécondes qu'il eût jamais tirées de la croyance étaient justement celles d'une curiosité tournée tout entière vers le problème de cette vie surnaturelle dont il ne songeait pas plus aujourd'hui que jadis à nier la réalité...La foi, qui n'avait jamais été en lui qu'une habitude, d'ailleurs profonde, s'était évanouie doucement, et lorsqu'il avait eu le mouvement de recul inévitable, un dernier sursaut, il était engagé déjà trop avant dans le doute, ou l'indifférence, il s'était senti couler comme une pierre, en fermant les yeux.[41]

L'imposture de Cénabre fait de sa vie un mensonge. On rappelle des pages pénétrantes où un soir l'historien, se lançant à travers Paris, se revoie dans un mendiant affreux. A force de débiter des mensonges, de montrer, comme il dit, son polichinelle, il s'est perdu. En forçant ce misérable, Cénabre

s'est acharné sur lui-même, car il torture sa propre âme dans le vagabond. Celui-là joue un personnage pour les besoins de la cause; il ment. Le mensonge a éclaté de lui-même; et même à un Cénabre, il est impossible d'y vivre, une fois qu'il l'a reconnu. C'est là véritablement qu'on découvre "le secret tragique du mal," dans

> cette hypocrisie fondamentale, non des attitudes, mais des intentions, qui fait de la vie de beaucoup d'hommes un drame hideux dont ils ont eux-mêmes perdu la clef, un prodige de duperie et d'artifice, une mort vivante.[42]

L'imposture de Cénabre tourne vite à l'indifférence. Méticuleux autrefois dans ses habits personnels et très observant des devoirs de son état, il n'a plus ni tendresse, ni haine pour la foi qu'il a reniée. Il s'est jeté lui-même dans la plus redoutable solitude: séparé des autres, séparé de lui-même, séparé de son drame ou plutôt n'ayant plus de drame. Une morne indifférence le possède tout entière: telle est la conséquence d'une vie qui est "un des rares, et peut-être le seul exemple d'un refus absolu."[43]

> Il donnait vraiment au néant sa foi, sa force, sa vie. Il le voulait tel, ne voulait que lui...il mettait son honneur à ne se reconnaître aucune dette envers qui que ce fût, soit de haine, soit d'amour.[44]

Le combat spirituel de Cénabre--sa perte de foi et sa décision de vivre avec lui-même (on pourrait dire presque malgré lui-même)--se termine dans La Joie qui fait corps avec L'Imposture, et en constitue la suite. C'est dans La Joie que Cénabre renconte face à face son imposture, qu'il parvient à la crise de sa vie, ce point où, comme on l'a vu avec Donissan, le personnage bernanosien doit renoncer à lui-même et accepter la volonté de Dieu, ou accepter la conséquence d'une éternité sans Lui. Il faudra parler brièvement de l'héroine de La Joie, Chantal, pour comprendre la situation de Cénabre.

Chantal est une amie de Dieu, favorisée de grâces mystiques mais qui

s'en croit si indigne qu'elle doute de leur réalité. L'abbé Chevance fut son directeur. Avant de mourir, il avait prévenu Chantal:

> ...Dieu veuille que vous fleurissiez d'abord de toute votre floraison, ma fille! Il n'y a pas de fruit sans peine, cela viendra, et si douce que soit la main qui les cueille, vous sentirez l'arrachement. D'ici là, exercez-vous à être si docile et si souple entre les mains divines que nul ne s'en doute. Car c'est la marque d'un grand amour d'être tenu longtemps secret.[45]

La floraison de Chantal, c'est son insouciance heureuse, sa joie innocente. Elle n'est pas innocente toutefois au point de ne pas se reconnaître en possession d'un bien très précieux qui fait envie au monde. Elle l'accroît pour la donner à l'autrui. Quand son père est triste, elle sourit pour deux. Elle rêve de semer sa joie. Dieu va la prendre au mot d'une manière qu'elle n'avait point prévue.

L'abbé Chevance est mort, mystérieusement démuni de consolations dernières. C'est la rançon de sa prise en charge de l'âme de Cénabre. Au moment de la mort de Chevance, Chantal lui donne la seule chose qu'elle possède--sa joie. Mais en échange elle reçoit la fardeau de l'âme réprouvée. Sa joie, dès lors, n'est plus telle que le monde la souhaite; c'est un autre Joie, plus spiritualisée, pourrait-on dire, plus dépouillée. Elle est ce qui reste après le don total de soi-même.

Dans la présence de Chantal, Cénabre se trouve incapable de pénétrer le secret de sa joie--son abandon total à la volonté de Dieu. Il soupçonne qu'elle sait son secret--son "refus absolu" de l'amour de Dieu--et il se démasque tout d'un jet:

> Je vous connais bien, déclare-t-il, j'ai passé ma vie penché sur des êtres qui vous ressemblent. Je pourrais vous retracer ligne à ligne l'essentiel du drame dont vous vivez aujourd'hui le dénouement, car c'est aujourd'hui, à cette minute même, que se consomme votre destin, je le sais. Nous devions nous rencontrer ainsi, de

> cette manière, une fois pour toutes. Qui pourrait dire ce que le spectacle de l'agonie d'un saint homme, et ses divagations dernières, avaient su inspirer à un coeur comme le vôtre. J'étais l'obstacle qu'il faut forcer, la pensée secrète, intolérable, le scandale intérieur qui empoisonne jusqu'à la prière, et que cet entretien met au jour, arrache de vous. Car, vous le voyez, je suis un homme semblable aux autres. Je le vis dans une paix dont vous ne sauriez vous faire aucune idée, parce que votre nature est tout chaleur et tout passion; je vis dans une silence plus favorable, plus accordé aux besoins profonds de mon être que toute espèce d'harmonie, céleste ou non. Qu'importe! Vous et moi, nous demeurons d'accord avec nous-mêmes, cela suffit. Je ne vous demande pas d'envier mon repos, et il est juste que vous en ayez horreur. Toute vie surnaturelle a sa consommation dans la douleur, mais l'expérience n'en a jamais détourné les saints. Ni Chevance, ni vous, ne me rendrez Dieu, et cependant, à ne considérer du moins que les apparences, et tant d'inutiles tourments, il vous manque plus qu'à moi.[46]

Après une longue conversation avec Chantal, le prêtre-historien s'enfonce dans le jardin; dans la nuit d'orage il s'y attarde longuement, et lorsqu'on l'interrompt et met fin à ses réflexions solitaires, c'est pour l'informer que Chantal a été trouvée morte dans sa chambre, assassinée par Fiodor. D'une voix surhumaine, Cénabre articule les premiers mots du Pater puis tombe "la face en avant." Et pour "une minute, une longue minute, la balance oscilla entre la morte toujours vivante, et ce vivant déjà mort."[47]

Ainsi voit-on la signification de la mort de Chantal. Elle continue, mystérieusement, l'effort de Chevance pour sauver Cénabre. Quant à l'imposteur il meurt dans une maison de santé, sans avoir recouvré la raison, sauvé peut-être par celle qui consentit à suivre le Christ dans son immolation.

Chevance

Jusqu'ici le nom de Chevance n'a apparu qu'en passant. Comparé à Chantal et à Cénabre, il joue un rôle mineur dans L'Imposture et La Joie mais,

néanmoins, un rôle significatif.

Chevance est un pauvre homme, sans lumières, irrésolu, et d'une timidité un peu servile. Il a connu Cénabre, auteur de la Vie de Gerson, au petit séminaire de Nancy. Leurs relations furent banales, mais elles ne devaient jamais être tout à fait rompues. A cause d'un scandale (il avait tenté d'exorciser une fille démente), Chevance a perdu une modeste curé, à Costerel-sur-Meuse, et était "sacrifié à la paix religieuse du diocèse." L'idée de l'injustice qu'il avait subie ne lui vint pas à l'esprit, mais plutôt l'indulgence des ses supérieurs--leurs bontés, disait-il--acheva de le réduire au désespoir. Il se crut désormais indigne du ministère, ou du moins de toute autorité. Par l'intervention de l'abbé Cénabre, Chevance acquit un modeste emploi à Notre-Dame-des-Victoires où son confessional n'a pas tardé à être envahi par tous les excentriques de la paroisse. Il est devenu le "confesseur des bonnes," c'est sa raison sociale et on ne parle de lui qu'avec une pitié ironique. Mais, néanmoins, ce timide a "un sens extraordinaire de la grâce divine," d'autant plus forte qu'il s'efface davantage.[48]

Il faut considérer, dans la première partie de L'Imposture, la rencontre de Chevance avec son confrère illustre qui a perdu sa foi. Le renégat, dans cette nuit où sa foi agonise, a besoin d'un "témoin" et il pense à Chevance. Le vieil homme se présente, plein de paroles ridicules, d'excuses enfantines. Maladroit et timide, il piétine sous le regard ironique et glacé de Cénabre mais la grâce s'empare de lui, et, durant tout l'entretien, on voit alterner un balbutiement misérable et une audace surnaturelle. Chevance en est bouleversé, et il se scandalise de cette audace:

> Monsieur...mon cher ami...monsieur le chanoine, reprit-il, et cette fois d'une voix déchirante, ayez pitié de moi, ayez pitié

> d'un misérable auquel Dieu vous a remis aujourd'hui...Et je ne puis rien pour vous! Je vous vois vous enfoncer comme un plomb. Mon Dieu! j'aurai ce compte à rendre! Il me sera demandé compte de vous! Voulez-vous donc me perdre? Je n'ai aucun pouvoir, aucune éloquence, je suis un prêtre stupide! On ne me reprise pas assez. Il n'y a pas de coeur si lâche! Pourquoi ai-je été choisi cette nuit!...Je vous jure que l'Esprit m'inspire ceci! Je jure que vous m'êtes ouvert ainsi qu'à une mère le regard de son enfant. Je vous vois! Je vois périr votre âme! Cette révélation est faite à un vieux sot, incapable d'en tirer parti. Mon Dieu! je ne puis qu'en témoigner, et en témoigner encore, avec la certitude de mon impuissance, avec une rage désespérée![49]

Désormais la destinée spirituelle de Chevance est liée à celle de Cénabre. Il doit souffrir, comme tous les saints bernanosiens, d'une agonie si humble, si délaissée qu'elle frappe de terreur Chantal elle-même. Confesseur, il ne se relâche jamais de son devoir. Il est tellement dévoué aux âmes qu'il risque sa propre vie pour accomplir sa mission.

Plus tard, dans une autre rencontre avec Cénabre, Chevance, dans sa maladie, au milieu même de son délire, va chez l'imposteur pour le ramener à Dieu. Et Cénabre, qui a dédié toute sa vie à une étude des âmes, ne comprend le rôle du saint. Il le jette par terre; il l'appelle: petite vipère. L'abbé Chevance ne réplique pas. La dernière demande qu'il fera à Chantal sera d'amener à son lit de mort l'abbé Cénabre, pour recevoir une dernière absolution de sa main. Il oublie son mal, pardonne tout et souffre en silence. Il n'est qu'une pensée qui anime ses actions: le bien des âmes. Sa vie sera un désastre s'il n'accomplit pas sa tâche. Ainsi le désir de sauver l'âme de son confrère constitue la lutte intérieure de Chevance: "Sa terreur était de mourir trop tôt, d'emporter avec lui la dernière chance du vaincu, sa possible justification."[50]

La vie de Chevance dérive son sens de la mort. Seulement dans l'énigme impénétrable de la souffrance humaine découvre-t-il la valeur de sa vie--

qu'elle a un sens seulement par participation à l'agonie de Christ. A son lit de mort il prévient Chantal:

> La peur est tout de même la fille de Dieu, rachetée la nuit du vendredi saint. Elle n'est pas belle à voir--non!--tantôt raillée, tantôt maudite, renoncée par tous...Et cependant, ne vous y trompez pas: elle est au chevet de chaque agonie, elle intercède pour l'homme.[51]

La mort de Chevance transforme mystérieusement la destinée de Chantal. Désormais elle sera responsable pour le salut de Cénabre. Un tel fardeau exige qu'elle renonce à tout ce qu'elle possède--sa joie. Dans un passage qui décrit cette communion spirituelle Chevance demande de Chantal, "Qu'auriez-vous à me donner ma fille," et elle répond:

> Je voudrais vous donner ce que j'ai, dit-elle doucement, ce que vous aimiez si fort, et dont je n'ai plus besoin maintenant--je n'en aurai jamais plus besoin, jamais--ma joie, ma pauvre joie qui vous plaisait...Après Dieu, c'est à vous que je devais ma joie, vous dis-je. Reprenez-la. Daignez la consommer tout entière, d'un seul coup, seulement pour franchir ce petit passage. S'il vous plaît de me laisser dans le doute, ne m'épargnez pas. Mais s'il est vrai que...par impossible...vous ayez besoin de moi, il me semble que je trouverais le moyen de vous être utile, peut-être...si vous vouliez du moins...Le voulez-vous?[52]

Et de nouveau la voix de Chevance s'élève extraordinairement haute et claire: "Ma petite fille, dit-il, j'ai pris ce que vous m'avez donné." Chantal a donné sa joie à Chevance et il l'a acceptée. En revanche "elle reçut innocemment, elle fit sienne, elle épousa pour l'éternité la mystérieuse humiliation d'une telle mort."[53]

Il faut toujours avoir présentes à l'esprit ces dernières pages de L'Imposture quand on lit La Joie. Chantal de Clergerie a pris sur elle la tristesse de Chevance. Le vieux maître a reçu des mains de sa fille chérie sa joie innocente et pure. Et Chantal la retrouvera sans doute au moment de sa propre mort. Pour Chevance, et aussi Chantal, il n'y a qu'un "suprême

secret" qui explique l'immolation de leurs vies: "un secret d'amour."[54]

Ce deuxième chapitre a examiné en quelque détail les trois prêtres bernanosiens--Donissan, Cénabre, et Chevance. C'est évident que Bernanos créa chacun de ses prêtres avec un personnalité distinctive. Donissan, caractérisé par ses flagellations, par sa rencontre de Satan, et par son zèle pour les âmes, ressemble au Curé d'Ars et, en effet, est modelé sur sur ce saint du dix-neuvième siècle. Cénabre, l'imposteur, symbolise la tentative orgueilleuse du rationalisme d'interpréter les mystères de la foi à la lumière des sciences expérimentales. Et Chevance, le saint timide, représent un des personnages favoris de Bernanos.

D'une étude de ces trois prêtres on apprend beaucoup de la pensée de Bernanos; mais c'est du Curé d'Ambricourt, le héros du Journal d'un Curé de Campagne, qu'on découvre Bernanos dans toute la plénitude de sa pensée, et qu'on déduit la vraie conception bernanosienne du sacerdoce. Il sera le sujet donc du troisième et du dernière chapitre de ce travail sur Bernanos.

Notes Sur Le Deuxième Chapitre

1. Sous le Soleil de Satan, p. 75. A l'apparition de ce roman un certain Mangolf reprochait à Bernanos "les souliers racornis, la soutane sordide, le manque de tenue et de savoir vivre de l'abbé Donissan," comme incompatibles avec les lumières du XX e siècle. Bernanos refoulait "ce niais immense" avec "ces hommes pieux qui font partie, en quelque sorte, du mobilier du culte, et dont la bassesse intellectuelle est à décourager les Anges." Cf. Fabreques, op. cit., pp. 79-80.

2. Ibid., p. 85.

3. Ibid., p. 83.

4. Ibid., p. 93.

5. Ibid., p. 92.

6. Ibid., pp. 92-93.

7. Ibid., p. 93.

8. Ibid., p. 97.

9. Ibid., pp. 97-98.

10. Ibid., p. 113.

11. Ibid., p. 109.

12. Ibid., pp. 159-160.

13. Ibid., p. 155.

14. Mouchette, dont l'histoire forme un prologue de cinquante pages de Sous le Soleil de Satan, n'apparaît qu'une fois dans la suite du roman, at ainsi semble-t-il que son histoire constitue un épisode superflu qui détruit l'unité du roman. Selon Bernanos, pourtant: "Mouchette, dont le personnage est une telle offense à la sécurité des sots...n'est pas seulement nécessaire à l'équilibre intérieur du roman, elle est cet équilibre même... Les passions à leur paroxysme, et comme à leur plus haut point de tension, aboutissent-elles ou n'aboutissent-elles pas à cette sorte de folie lucide, à la recherche volontaire et délibérée du mal, du mal aimé pour lui-même, enfin à la révolte totale, absolue?" Cité du texte d'une conférence prononcée par Bernanos au cours de l'année 1927, comme reproduit par Guy Gaucher, op. cit., pp. 123-124.

15. Dans le roman Mouchette essaie de se suicider, et est presque morte quand Donissan la porte à l'Eglise. Bernanos ne dit pas si elle obtient le salut ou non.

16. Sous le Soleil de Satan, p. 177.

17. Bernanos présente Satan de deux façons: d'une part il dépeint des personnages qui incarnent le Mal mais demeurent presque toujours caricaturaux (le peu convaincant Antoine de Saint-Marin dans le Soleil, le médiocre Pernichon de L'Imposture, le psychoanalyste de La Joie, même l'abbé Cénabre lorsqu'il est vu du dehors) et d'autre part le Diable en personne qui vient se surajouter à eux, ainsi rendant la présence du mal d'autant plus frappante. Pour un traitement excellent de Satan chez Bernanos, cf. Claude-Edmonde Magny, "La part du diable dans la littérature contemporaine," dans "Les Etudes Carmélitaines" de Satan.

18. Sous le Soleil de Satan, p. 122.

19. Ibid., p. 127.

20. Ibid., p. 128.

21. Ibid., p. 138.

22. Ibid., p. 223.

23. Ibid., p. 225.

24. Ibid., p. 226.

25. Ibid.

26. Ibid., p. 225.

27. Ibid., p. 211.

28. Ibid., p. 227.

29. Bernanos eut l'intention originairement de fondre les deux volumes L'Imposture et La Joie en un seul. La nécessité économique, pourtant, ne lui l'a pas permis. L'année 1926 il écrivit: "Le sujet est si vaste qu'il faudra sûrement deux volumes successifs. Mon mauvais prêtre, si je le mets une fois debout, s'y tiendra comme une tour." D'une lettre citée par Béguin, Bernanos par lui-même, p. 160.

30. L'Imposture, p. 66.

31. Ibid., p. 31.

32. Ibid., p. 63.

33. Ibid., pp. 63-64.

34. Ibid., p. 33.

35. Ibid., p. 65.

36. Ibid., p. 63.

37. Ibid., p. 66.

38. On verra un peu plus tard chez Chevance l'importance de cette rencontre.

39. L'Imposture, p. 144.

40. Ibid., pp. 157-158.

41. La Joie, p. 419.

42. Ibid., p. 264.

43. L'Imposture, p. 143.

44. Ibid., p. 144.

45. La Joie, p. 258.

46. Ibid., pp. 408-409.

47. Ibid., pp. 430-431.

48. Cf. L'Imposture, pp. 36-39.

49. Ibid., p. 56.

50. Ibid., p. 218.

51. La Joie, pp. 381-382.

52. L'Imposture, pp. 228-229. On peut considérer ici l'observation de Luc Estang: "Chantal ne se prive pas volontairement de toute joie comme l'abbé Donissan. Le rude lutteur, tenté par l'Ennemi, en fait un objet d'interrogation, donc un obstacle. Mlle de Clergerie, elle, accepte que la joie lui soit ôtée, si telle est la volonté de Dieu. Elle en fait l'objet d'une réponse, donc une ouverture à des grâces nouvelles. Chantal en extase n'a plus besoin de posséder la joie. C'est la Joie qui la pos-

sède."--Cf. Estang, op. cit., pp. 127-128.

53. Ibid, pp. 230-231.

54. Ibid., p. 213.

"Quand je serai mort, dites au doux royaume de la terre que je l'aimais plus que je n'ai jamais osé dire."

(Dédicace du Journal)

CHAPITRE III: LE CURÉ D'AMBRICOURT

Le Journal d'un Curé de Campagne est, de l'avis unanime, le chef-d'oeuvre de Bernanos. A l'origine directe du roman il y a deux sources d'inspiration essentielles.[1] La première a trait aux souvenirs d'enfance de l'écrivain et plus précisément à un châtelain de la region de Fressin où l'enfant Bernanos passait ses vacances. Certaines caractéristiques du Comte et du curé de Torcy, deux personnages du Journal, lui ont été indiscutablement empruntées. C'est de cette source que Bernanos tire l'un des thèmes fondamentaux non seulement du Journal, mais aussi de sa création littéraire en général. Comme il écrivit en janvier 1936:

> Dès que je prends la plume, ce qui se lève tout de suite en moi c'est mon enfance, mon enfance si ordinaire, qui ressemble à toutes les autres, et dont pourtant je tire tout ce que j'écris comme d'une source inépuisable de rêves. Les visages et les paysages de mon enfance, tous mêlés, confondus, brassés par cette espèce de mémoire inconsciente qui me fait ce que je suis, un romancier, et s'il plaît à Dieu, aussi, un poète, n'est-ce pas, vous comprenez cela?[2]

La deuxième source d'inspiration directe du Journal d'un Curé de Campagne doit être recherchée dans le personnage du curé de Fenouille et les seize premiers chapitres de Monsieur Ouine, un roman que Bernanos abandonnait temporairement pour écrire le Journal. Il n'est pas nécessaire d'indiquer ici tous les traits semblables qui relient le curé d'Ambricourt et le curé de

Fenouille. Qu'il suffise à dire qu'ils éprouvent les mêmes thèmes du désespoir, de l'ennui, et de la solitude devant un village muré dans la médiocrité ou l'hostilité.

C'est dans le Journal que nous découvrons le meilleur de la pensée de Bernanos sur le prêtre. C'est là qu'il s'est engagé le plus profondément dans l'amour--dans la compréhension--du ministère sacerdotal.[3] Dans ce dernier chapitre donc nous étudierons le curé d'Ambricourt par la même méthode employé dans les cas de Donissan, Cénabre, et Chevance: Quel est le rôle sacerdotal du prêtre--sa personnalité et ses activités dans la paroisse? Quelle constitue sa tentation intérieure? Quelle est la crise de sa lutte spirituelle? En plus, à cause de l'importance du thème, nous examinerons la place de l'agonie dans la vie du curé d'Ambricourt. Ainsi, avec Bernanos, on espère que le lecteur sera mené à dire du Journal d'un Curé de Campagne:

> Oui, j'aime ce livre. J'aime ce livre comme s'il n'était pas de moi. Je n'ai pas aimé les autres. Le Soleil de Satan est un feu d'artifice tiré un soir d'orage, dans la rafale et l'averse. La Joie n'est qu'un murmure, et le Magnificat attendu n'y éclate nulle part. L'Imposture est un visage de pierre, mais qui pleure de vraies larmes. S'il m'est présenté au jour de jugement, je n'oserai pas lui dire en face: "Je ne te connais pas," car je sais bien qu'il a une parte de mon secret.[4]

Le Curé d'Ambricourt

Le jeune curé-paysan d'Ambricourt mène dans un village du Nord une vie d'humilité et de pauvreté; n'ayant pas les moyens d'avoir une servante dans son presbytère, il se néglige, mange mal, aggrave la lourde hérédité psycho-physiologique que ses parents lui ont laissée. Le curé n'a guère aucun prestige avec ses paroissiens. Dans sa bonne volonté et sa charité intrans-

igeante, il est maladroit; au catéchisme, les jeunes filles se moquent de lui, tandis que les gens du château méprisent ce roturier à la soutane élimée. Mais ce prêtre modeste, comme tous les prêtres-saints de Bernanos, nourrit un feu intérieure qui l'anime: le salut des âmes et l'attirance de la sainteté.

De quelques passages du roman la personnalité du curé se définit plus clairement. Parmi ses confrères il se sent impuissant et mal à l'aise. Il confesse que chaque jour il est plus frappé par son ignorance des détails les plus élémentaires de la vie pratique, que tout le monde semble connaître sans les avoir appris.[5] Il appartient à une race de très pauvres gens, tâcherons, manoeuvres, filles de ferme, qui manquent le sens de la propriété. Quant à l'argent le curé avoue qu'il a toujours été un peu sot dans les affaires financières. Il déclare aussi que le prêtre lettré l'effraie et qu'il a une peur enfantine de la souffrance des autres.[6] Il souffre non seulement d'une hérédité d'alcoolisme mais aussi d'une maladie dont il ignore la nature--un cancer de l'estomac--qui le fait éprouver une agonie continuelle et des crises périodiques. Une inquiétude, une timidité, une gaucherie gênante résultent de ces tares. D'ailleurs, il semble que la seule approche de ce prêtre fasse "sortir le péché de son repaire, l'anime comme à la surface de l'être, dans les yeux, la bouche, la voix."[7]

Le rôle sacerdotal du curé d'Ambricourt devient clair en face de sa paroisse et ses membres. On rappelle le passage inoubliable du début du roman où le curé s'assied sur un tronc d'arbre, en haut de la côte, et, de là, considère ce village qui n'a que l'indifférence pour lui:

> Presque tous les jours, je m'arrange pour rentrer au presbytère par la route de Desvres. Au haut de la côte, qu'il pleuve ou vente, je m'assois sur un tronc de peuplier oublié là on ne sait pourquoi depuis des hivers et qui commence à pourrir...Dans

> ce pays de bois et de pâturages coupés de haies vives, plantés de pommiers je ne trouverais pas un autre observatoire d'où le village m'apparaisse ainsi tout entier comme ramassé dans le creux de la main. Je le regarde, et je n'ai jamais l'impression qu'il me regarde aussi. Je ne crois pas d'ailleurs non plus qu'il m'ignore. On dirait qu'il me tourne le dos et m'observe de biais, les yeux mi-clos, à la manière des chats.[8]

Ce n'est pas le seul passage du livre où le curé a l'intuition de ce regard. Le "regard de paroisse" est évoqué ailleurs, mais dans une tonalité différente: non plus sournois et oblique, mais plein d'une tristesse pensive, il devient le regard de l'humanité tout entière, pécheresse et souffrante, au pied de la Croix:

> Le visage de ma paroisse! Son regard! Ce doit être un regard doux, triste, patient, et j'imagine qu'il ressemble un peu au mien lorsque je cesse de me debattre, que je me laisse entraîner par ce grand fleuve invisible qui nous porte tous, pêle-mêle, vivants et morts, vers la profonde Eternité. Et ce regard ce serait celui de la chrétienté, de toutes les paroisses, ou même...peut-être celui de la pauvre race humaine? Celui que Dieu a vu du haut de la Croix.[9]

La vocation du curé d'Ambricourt ressemble à celle de Donissan: il doit exercer son ministère dans un monde du péché où sa paroisse apparaît comme microcosme.[10] C'est un monde où Satan règne, mais le démon n'est pas déguisé comme maquignon; il réside, plutôt, dans les âmes des paroissiens. Ainsi l'opposition que le curé d'Ambricourt rencontre, le travail et la douleur qu'il subit, n'a d'autre cause que les membres de sa paroisse. Considérons brièvement les personnages principaux du roman pour démontrer ce point.

Il y a d'abord le voisin du curé d'Ambricourt, le curé de Torcy, le fils de paysans riches, doué de bonne santé et de bonne humeur. Il est prêtre profondément religieux mais appuyé sur des réalités. Il se montre précis, exact, fidèle à tous ses devoirs. S'il mange et boit bien, il faut y voir un accord avec son temperament exigeant. Le bon sens est son fort, et les choses

tournent rond autour de lui. Au curé d'Ambricourt, qu'il affectionne, il donne des conseils judicieux. La personnalité de Torcy se manifeste dans le passage suivant où il gronde le curé d'Ambricourt:

> Tu es un drôle de corps...Un plus nigaud, on n'en trouverait pas dans tout le diocèse, sûr. Avec ça, tu travailles comme un cheval, tu te crèves. Il faut que Monseigneur ait vraiment grand besoin de curés pour te mettre une paroisse dans les mains! Heureusement que c'est solide, au fond, une paroisse! Tu risquerais de la casser...tu n'a pas le sens pratique, tes fameux projets ne tiennent pas debout. Quant à l'expérience des hommes, tiens, n'en parlons pas, ça vaut mieux. Tu prends le petit comte pour un seigneur, tes gosses de catéchisme pour des poètes dans ton genre, et ton doyen pour un socialiste. Bref, en face de ta paroisse toute neuve, tu m'as l'air de faire une drôle de mine. Sauf respect, tu ressembles à ces cornichons de jeunes maris qui se flattent "d'étudier leur femme" alors qu'elle a pris leur mesure, en long et en large, du premier coup.[11]

Il y a aussi la petite Seraphita Dumoncel, qui se fait provocante. Elle est intelligente, propre, gaie. Comme elle semble l'écouter mieux que les autres, le curé ne voit pas qu'elle s'interesse peu à ce qu'il dit. Il découvrira un jour les raisons de cette attention profonde.

Au château du village, Monsieur le Comte ne manifeste aucune estime pour ce curé qui vit dans l'indigence abjecte, et est incapable de diriger une paroisse. Il semble le trouver tout naturel qu'il doive se passer d'une domestique. Il exagère ses maladresses et critique ses décisions.

La comtesse représente un autre obstacle au prêtre. Elle le méprise quand il lui rappelle qu'elle doit aimer sa fille unique, Chantal, qu'elle délaisse pour s'attacher morbidement et désespérément au souvenir d'un garçon mort en bas-âge. Elle n'a pas pardonné à Dieu de lui avoir ravi cet enfant, et elle s'est isolée des siens--et de Dieu lui-même--pour ne vivre qu'avec ce mort. Et Chantal, de son côté, hait le curé d'Ambricourt, parce qu'il essaie de la réconcilier avec ses parents.

Ainsi, confronté avec l'hostilité de sa paroisse, le curé éprouve la tentation que chaque saint bernanosien doit subir: la tentation du désespoir. Cette lutte intérieure constitue son conflit personnel et forme la trame de son Journal. On rappelle que la tentation du désespoir chez Donissan l'a rendu athlète de la vertu plus qu'un saint;[12] le curé, pourtant, n'est pas athlète de la vertu, c'est un pauvre, un simple:

> Que voulez-vous, mon enfant, ces gens ne haïssent pas votre simplicité, ils s'en défendent, elle est comme une espèce de feu qui les brûle. Vous vous promenez dans le monde avec votre pauvre humble sourire, qui demande grâce, et une torche au poing, que vous semblez prendre pour une houlette. Neuf fois sur dix, ils vous l'arracheront des mains, mettront le pied dessus.[13]

Le curé d'Ambricourt connaît le désespoir. Accablé par les forces du mal et par ses propres faiblesses, il se trouve engagé dans un combat physique et spirituelle qui fait de sa vie une agonie perpétuelle. Le passage suivant laisse entrevoir son martyre:

> Encore une nuit affreuse, un sommeil coupé de cauchemars. Il pleuvait si fort que je n'ai pas osé aller jusqu'à l'église. Jamais je ne me suis tant efforcé de prier, d'abord posément, calmement, puis avec une sorte de violence concentrée, farouche, et enfin--le sang-froid retrouvé à grand-peine--avec une volonté presque désespérée (ce dernier mot me fait horreur), un emportement de volonté, dont tout mon coeur tremblait d'angoisse. Rien.[14]

Maintes pages tourmentées du Journal portent la trace du désespoir, mais on ne connaîtra jamais les plus désespérées: lui-même les a détruites:

> Le péché contre l'espérance--le plus mortel de tous, et peut-être le mieux accueilli, le plus caressé. Il faut beaucoup de temps pour le reconnaître, et la tristesse qui l'annonce, le précède, est si douce...C'est le plus riche des élixirs du démon, son ambroisie. Car l'angoisse...(La page a été déchirée).[15]

La crise spirituelle qui éprouve le curé jusqu'aux limites de l'angoisse prend diverses formes: il ne peut plus prier; il s'endurcit progressivement. Au point culminant de son agonie, Dieu lui-même semble l'abandonner. Un texte

peut-être le plus déchirant révèle la profondeur de son désespoir:

> Oh! je sais parfaitement que le désir de la prière est déjà une prière, et que Dieu n'en saurait demander plus. Mais je ne m'acquittais pas d'un devoir. La prière m'était à ce moment aussi indispensable que l'air à mes poumons, que l'oxygène à mon sang. Derrière moi, ce n'était plus la vie quotidienne, familière, à laquelle on vient d'échapper d'un élan, tout en gardant au fond de soi-même la certitude d'y entrer dès qu'on le voudra. Derrière moi il n'y avait rien. Et devant moi, un mur, un mur noir.[16]

Le silence de Dieu est ici total: il enveloppe non seulement un univers de violence et de mensonge, mais surtout l'âme de celui qui veut se donner totalement à Dieu dans la sainteté.

L'angoisse du curé d'Ambricourt vient, comme l'on a vu chez Donissan, de la conscience de la puissance du mal. C'est surtout la luxure des enfants qui le hante. On rappelle, par exemple, l'histoire de Seraphita Dumouchel. Les enfants du catéchisme sont peu attentifs à l'enseignement du curé. Les filles sont moqueuses et conspirent à l'humilier par leurs pièges. Une seule, Seraphita, semble l'écouter avec ferveur, répondre avec exactitude aux questions. Le curé se laisse toucher par ce regard. Quand un jour, pourtant, il l'interroge sur les raisons de cette attention, elle lui répond: "c'est parce que vous avez de très beaux yeux."[17]

Une telle méchanceté, si précoce et si lucide, dans une âme d'enfant représente quelque chose de monstrueux, de diabolique. Car si l'enfance elle-même est souillée, où trouve-t-on la pureté? C'est un souci prédominant chez Bernanos.

Le curé acquérait très tôt, dans l'estaminet de ses parents, connaissance de la luxure que les clients étalaient chaque jour, sous ses yeux horrifiés d'enfant. Seraphita, elle aussi, a tout vu et tout entendu dans la ferme paternelle. La luxure des enfants inspire au curé cette page admirable:

> ...la luxure me fait peur. L'impureté des enfants, surtout... Je la connais. Oh! je ne la prends pas non plus au tragique! Je pense, au contraire, que nous devons la supporter avec beaucoup de patience, car la moindre imprudence peut avoir, en cette matière, des conséquences effrayantes. Il est si difficile de distinguer des autres les blessures profondes, et même alors si perilleux de les sonder! Mieux vaut parfois les laisser se cicatriser d'elles-mêmes, on ne torture pas un abcès naissant. Mais ça n'empêche pas de détester cette conspiration universelle, ce parti pris de ne pas voir ce qui, pourtant, crève les yeux, ce sourire niais et entendu des adultes en face de certaines détresses qu'on croit sans importance parce qu'elles ne peuvent guère s'exprimer dans notre langage d'hommes faits. J'ai connu aussi trop tôt la tristesse, pour ne pas être révolté par la bêtise et l'injustice de tous à l'égard de celle des petits, si mystérieuse. L'expérience, hélas! nous démontre qu'il y a des désespoirs d'enfant. Et le démon de l'angoisse est essentiellement, je crois, un démon impur.[18]

Plus important que la luxure, pourtant, est l'écrasement des enfants par le monde des adultes. Le cas de Chantal éclaire ce point. Elle vit dans un état de révolte satanique, comme enfant qui ne pardonne pas à ses parents le péché qu'ils commettent. Elle méprise son père, le comte, pour son infidelité envers sa femme et parce qu'il la force à être témoin, à un âge où cette vision est insoutenable, de sa vie de péché avec l'institutrice. Elle hait sa mère qui, obsédée du souvenir de son garçon, vit dans le désespoir et la haine de Dieu, et prive Chantal de l'affection à laquelle elle a droit. Un péché de désespoir et d'orgueil dans l'âme de l'enfant résulte de ce scandale du monde adulte, qui tue en Chantal l'espérance et l'amour. Voilà le secret des "enfants humiliés."[19]

Ainsi le monde piétine-t-il non seulement le corps et l'âme des enfants, mais l'esprit d'enfance lui-même, celui que magnifient les Béatitudes. Il y a ici un péché de l'esprit. Le curé de Torcy le déclare au curé d'Ambricourt:

> ...la parole se fait petite avec les petits. Mais lorsque les Grands,--les Superbes--croient malin de se la répéter comme un simple conte de Ma Mère l'Oie, en ne retenant que les détails

> attendrissants, poétiques, ça me fait peur--peur pour eux naturellement. Tu entends l'hypocrite, le luxurieux, l'avare, le mauvais riche--avec leurs grosses lippes et leurs yeux luisants--roucouler le Sinite parvulos sans avoir l'air de prendre garde à la parole qui suit--une des plus terribles peut-être que l'oreille de l'homme ait entendue: "Si vous n'êtes pas comme l'un de ces petits, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu."[20]

L'esprit de l'enfance occupe une place prédominante dans les oeuvres de Bernanos, parce qu'il signifie une manière d'être en face d'un monde qui scandalise, sans hésiter, les enfants, qui ne tient aucun compte du fait que le piétinement de ces petits, c'est la raillerie de Dieu lui-même.

La crise du curé d'Ambricourt et le point culminant du Journal est la conversation entre le prêtre et la Comtesse. Le curé se rend chez elle pour lui parler de Mlle Chantal. Celle-ci, dans un mouvement de révolte, s'est ouverte au curé concernant la haine qu'elle porte envers sa mère et du dégoût que lui inspirent les amours de son père et de l'institutrice. Le curé va tenter une réconciliation entre la mère et la fille. Il découvre au cours de l'entretien les turpitudes cachées sous la fausse sérénité de la Comtesse: elle porte le souvenir désespéré de son fils mort trop tôt, une hostilité sourde contre sa fille, l'orgueil blessé d'une femme délaissée par son mari, et l'humiliation de se sentir plier devant un jeune prêtre pour qui elle n'a que pitié. En présence du curé, la Comtesse ne peut plus se contenir. Elle lui révèle, malgré elle, les secrets de sa vie intérieure:

> Vous ne savez pas ce que j'ai souffert. Vous ne connaissez rien de la vie. A cinq ans, ma fille était ce qu'elle est aujourd'hui. Tout, et tout de suite, voilà sa devise...Singulière victime!... Une petite bête de proie, plutôt. Voilà ce qu'elle est...Je me demande pourquoi je vous confie ces secrets de ma vie. N'importe! Je ne vais pourtant pas vous mentir! C'est vrai que je désirais passionnément un fils. Je l'ai eu. Il n'a vécu que dix-huit mois. Sa soeur, déjà, le haïssait. Oui, si petite qu'elle fut, elle le haïssait. Quant à son père...[21]

Le péché de la Comtesse est celui de l'orgueil: toute sa vie, tout son amour, se concentre sur le souvenir d'un enfant mort. Elle déclare que "s'il existait en ce monde un lieu où Dieu ne serait pas," elle s'y mettrait avec son enfant mort, puis elle dirait à Dieu: "écrasez-moi maintenant."[22] Elle refuse non pas la justice de Dieu mais son amour. Par un discours presque involontaire, le curé parvient pourtant à briser l'orgueil de cette femme et à la faire se résigner à la volonté divine:

> Il faut vous résigner à...à la volonté de Dieu, ouvrir votre coeur.
> Dieu m'était devenu indifférent [lui dit-elle] . Lorsque vous m'aurez forcée à convenir que je le hais, en serez-vous plus avancé, imbécile?
> Vous ne le haïssez plus...La haine est indifférence et mépris. et maintenant, vous voilà enfin face à face, Lui et vous.[23]

Le curé souhaite sauver la Comtesse de l'enfer, car l'enfer, "c'est de ne plus aimer."[24] Il brise sa sérénité, il la force à renoncer tout ce qu'elle possède, car, dans l'univers bernanosien, on n'entre dans le royaume de Dieu que si on est dépossédé de tout. Ainsi échangent-ils, ces deux personnages d'un drame spirituel, les mots suivants:

> Il y a une heure, ma vie me paraissaît bien en ordre, chaque chose à sa place, et vous n'y avez rien laissé debout, rien.
> Donnez-la telle quelle à Dieu.
> Je veux donner tout ou rien, nous sommes des filles ainsi faites.
> Donnez tout.
> Oh! vous ne pouvez comprendre, vous me croyez déjà docile. Ce qui me reste d'orgueil suffirait bien à vous damner!
> Donnez votre orgueil avec la reste, donnez tout.[25]

Le curé, à force de lutter, obtient la conversion de la mère de Chantal. Elle renonce à son orgueil, à son mépris pour sa fille: elle jette au feu la dernière relique qui lui reste de l'enfant disparu, une mèche de cheveux. Mais la paix que le curé d'Ambricourt lui donne, il ne la possède pas lui-

même. La comtesse meurt le lendemain réconciliée, et le curé est accusé d'avoir en quelque sorte provoqué cette mort par ébranlement cardiaque.

La vocation du curé d'Ambricourt ne se sépare pas de celle de Donissan ou celle de Chevance. Comme eux, auprès de chacune des âmes qui lui sont confiées et qui viennent s'ouvrir à son regard lucide et aimant, il poursuit sans relâche l'orgueil révolté de la créature humaine. Mais cette lutte contre la résistance du pécheur ne vient pas sans un déchirement dont le doute et l'angoisse, la tristesse et l'horreur du péché, intensifient la violence: dans sa participation à l'Agonie, le curé d'Ambricourt, comme Donissan et Chevance, ne connaît jamais aucun répit. La peur de la mort l'effleure souvent; il ne sait à quoi comparer cette impression fulgurante: "Le cinglement d'une mèche de fouet à travers le coeur, peut-être? O Sainte Agonie!"[26]

Le curé, à plusieurs reprises, mentionne dans son Journal son obsession de l'agonie de Jésus-Christ. Un jour où son confrère de Torcy lui explique pourquoi il essaie de remettre chaque humain, dans l'Evangile, à sa vraie place, le jeune prêtre se surprend à pleurer:

> ...depuis toujours c'est au jardin des Oliviers que je me retrouve, et à ce moment--oui, c'est étrange, à ce moment précis où posant la main sur l'épaule de Pierre. Il fait cette demande--bien inutile en somme, presque naïve--mais si courtoise, si tendre: "Dormez-vous?"...N'est-ce pas assez que Notre-Seigneur m'ait fait cette grâce de me révéler aujourd'hui, par la bouche de mon vieux maître, que rien ne m'arracherait à la place choisie pour moi de toute éternité, que j'étais prisonnier de la Sainte-Agonie? Qui oserait prévaloir d'une telle grâce?[27]

Le curé souffre physiquement d'un cancer de l'estomac. Sa dernière visite au Docteur Laville lui révèle enfin la gravité de sa maladie. Sa mort, qu'il croyait si lointaine, est là devant lui. Mais il ne craint pas d'affronter par avance une mort accompagnée d'une agonie de peur:

> Les agonies de moines ou de religieuses ne sont pas toujours les plus résignées, affirme-t-on. Ce scrupule me laisse aujourd'hui en repos. J'entends bien qu'un homme sûr de lui-même, de son courage, puisse désirer faire de son agonie une chose parfaite, accomplie. Faute de mieux, la mienne sera ce qu'elle pourra, rien de plus. Si le propos n'était très audacieux, je dirais que les plus beaux poèmes ne valent pas, pour un être vraiment épris, le balbutiement d'un aveu maladroit. Et à bien réfléchir, ce rapprochement ne peut offenser personne, car l'agonie humaine est d'abord un acte d'amour.[28]

Au terme d'une vie de tensions, de luttes d'oppositions qui semblaient irréductibles, la mort apparaît au curé comme conciliatrice et réconciliatrice. Enfin, le saint peut s'aimer sans redouter l'égoïsme, entrer dans le repos sans sombrer dans la paresse. Il ne sent plus une espèce de méfiance qu'il avait de sa propre personne: "Je suis réconcilié avec moi-même, avec cette pauvre dépouille."[29]

La mort est réconciliatrice parce que celui qui va mourir, pour un instant retrouve son enfance, c'est-à-dire la verité profonde de son être. La vie réelle, celle de l'innocence totale, le curé la connaissait seulement durant son enfance. Ainsi souhaite-t-il entrer dans la mort avec l'ignorance et la simplicité d'un enfant:

> Je me dis aussi que la jeunesse est un don de Dieu, et comme tous les dons de Dieu, il est sans repentance. Ne sont jeunes, vraiment jeunes, que ceux qu'il a désignés pour ne pas survivre à leur jeunesse. J'appartiens à cette race d'hommes. Je me demandais: que ferais-je à cinquante, à soixante ans? Et, naturellement, je ne trouvais pas de réponse. Je ne pouvais pas même en imaginer une. Il n'y avait pas de vieillard en moi.
>
> Cette assurance m'est douce. Pour la première fois depuis des années, depuis toujours peut-être, il me semble que je suis en face de ma jeunesse, que je la regarde sans méfiance. Je crois reconnaître son visage, un visage oublié. Elle me regarde aussi, elle me pardonne. Accablé du sentiment de la maladresse foncière qui me rendait incapable d'aucun progrès, je prétendais exiger d'elle ce qu'elle ne pouvait donner, je la trouvais ridicule, j'en avais honte. Et maintenant, las tous deux de nos vaines querelles, nous pouvons nous asseoir au bord du chemin, respirer un moment, sans rien dire, la grande paix du soir où nous allons entrer ensemble.[30]

Mourant, le curé d'Ambricourt se réfugie chez un ancien camarade de séminaire qui a été défroqué. Sur son lit, il écoute le long récit de la vie errante de Mlle Louise. Même dans ses derniers moments, il remplit une mission de charité, cette charité qu'il a toujours eue pour autrui. Au lieu de condamner la pénitente, il l'excuse de son ignorance. Il se rappelle les paroles de Christ sur la Croix, accomplissant dans l'angoisse la perfection de sa Sainte Humanité: Non sciunt quod faciunt. Le curé d'Ambricourt meurt dans l'humiliation totale, sans même les derniers sacrements, mais ça n'a pas d'importance, car "Tout est grâce."[31]

La Conclusion

Après avoir analysé le prêtre bernanosien tel que quelques romans le présentent, tel que Bernanos l'a créé, il devient nécessaire de confronter cette création avec la réalité, c'est-à-dire avec la conception du prêtre dans la tradition sacerdotale de l'Eglise. Pare une telle comparaison on peut déduire la vraie conception bernanosienne du sacerdoce.

Le ministère d'un prêtre comporte deux aspects: une activité intérieure et une activité extérieure. Le premier aspect concerne la relation personnelle du prêtre avec Dieu, sa lutte continuelle contre la faiblesse, et son effort d'accomplir dignement l'office qu'il tient. Le deuxième aspect se concentre sur l'administration quotidienne des sacrements. Certains critiques reprochent à Bernanos d'avoir accentué--et même déformé--la première activité aux dépens de l'autre à travers le type de prêtre qu'il a vulgarisé et auquel on applique la dénomination de "prêtre bernanosien." La figure du curé d'Ambricourt est la plus parfaite de ce genre.[32]

Il semble que cette critique est bien fondée. La prédication, par exemple, dans la vie du prêtre bernanosien, ne joue pas un grand rôle. Le curé d'Ambricourt rappelle, dans le sermon unique qu'il note dans son Journal, qu'il n'a réussi qu'à faire sourire ses ouailles quand il parlait des matières spirituelles. Donissan aussi trouve peu de succès dans cette fonction sacerdotale. Son supérieur, l'abbé Menou-Segrais, finit par le libérer de l'obligation, si douloureuse pour lui, de prêcher.

Il faut reconnaître aussi que l'administration des sacrements ne semble pas absorber beaucoup de temps des prêtres bernanosiens. Le curé d'Ambricourt

ne mentionne que très rarement, dans le récit qu'il fait de sa vie quotidienne, sa messe de chaque matin. Et lorsqu'il assiste, comme sous-diacre, à la messe d'enterrement du docteur Delbende, célébrée par le curé de Torcy, il note seulement qu'au moment de la consécration les mains du curé de Torcy n'ont pas tremblé sur le calice, contrairement à leur habitude. On ne peut dire donc que cette fonction sacerdotale, qui est pourtant la première et la plus important de l'Eglise, occupe une place prépondérante chez Bernanos.

Le sacrement de pénitence, par contre, au moins en ce qui concerne Donissan et le curé d'Ambricourt, joue un rôle important dans le ministère quotidien du prêtre. Le curé d'Ambricourt refuse d'entendre les aveux de Chantal hors du confessional, vers lequel il la pousse malgré elle. Son entretien avec la Comtesse s'achève par le geste de l'absolution et la parole de paix qui l'accompagne: "Soyez donc en paix, ma fille, lui dis-je. Et je l'ai bénie."[33] Le saint de Lumbres surtout se trouve véritablement prisonnier du confessional, où il passe des heures à consoler et à absoudre les pécheurs. Le prêtre bernanosien semble oublier, pourtant, qu'il agit seulement comme l'instrument de Dieu. Pour lui, la confession se présente davantage comme un affrontement personnel de deux âmes ou comme le dénouement d'un drame, plutôt qu'une place de réconciliation.[34]

Sur ce point on peut considérer l'observation de Luc Estang. Il suggère que l'absence de la vie religieuse dans les romans de Bernanos provient de la perspective particulière du romancier dans sa vision dramatique de la vie spirituelle. Bernanos ne retient que les éléments de confrontation. Ainsi, par exemple, le Journal accorde-t-il une place aux leçons de catéchisme parce qu'elles traduisent une action directe du prêtre sur les enfants et provoquent

les réactions de la petite Seraphita Dumouchel. Bernanos n'accentue pas la messe, le bréviaire, la méditation, et d'autres activités spirituelles des vies de ses prêtres, parce qu'il veut attirer notre attention non pas sur la préparation à la bataille, mais sur la bataille elle-même.[35]

C'est évident donc que l'idée bernanosienne du sacerdoce ne se manifeste pas dans l'activité extérieure de ses prêtres, car celle-ci n'existe guère. C'est plutôt dans l'activité intérieure du ministère que la pensée de Bernanos se révèle. Nous avons examiné déjà cet aspect en quelque détail à travers les quatre prêtres typiques de Bernanos: Donissan, Cénabre, Chevance, et le curé d'Ambricourt. C'est surtout du saint, qui appartient selon le mot des Grands Cimetières Sous la Lune, à la race des "enfants, des héros, des martyrs,"[36] qu'on déduit la vraie conception de Bernanos sur le sacerdoce.

On peut observer dans les trois prêtres-saints de Bernanos les mêmes caractéristiques essentielles: ils sont gauches et malhabiles, timides et peu intelligents mais savamment intuitifs; souvent tournées en dérision, ils deviennent, dans leur quête de la sainteté, les témoins exceptionnels de l'amour de Dieu, les instruments privilégiés du combat surnaturel. Chaque prêtre-saint est saisi tout entiers par la grâce, et sa vocation se limite à la lutte d'arracher le pécheur à Satan pour le donner au Christ.[37] Dans son Bernanos par Lui-même, Albert Béguin distingue les trois grâces surnaturelles qui caractérisent les âmes favories de Bernanos: une lucidité surnaturelle, un amour pour les autres, un don total de soi-même par l'agonie.[38] A travers ces trois modes de participation au drame surnaturel, nous pouvons considérer la conception bernanosienne du sacerdoce.

Le prêtre selon Bernanos est d'abord doué d'une lucidité extraordinaire

par laquelle l'état intérieur des âmes lui est révélé. Ce don semble bien être accordé surtout, par un privilège inexplicable, aux plus naïfs, aux moins intelligents des prêtres. Donissan, Chevance, et le curé d'Ambricourt, tous partagent à cette puissance spirituelle. Donissan voit l'âme de Mouchette et est accablé par cette révélation du mal. Le pauvre abbé Chevance, si incapable qu'on ne lui confiera une paroisse, aperçoit si bien l'âme de son confrère célèbre, Cénabre, historien de la mystique. La grande scène centrale du Journal d'un Curé de Campagne, où le curé, passant outre à sa timidité devant la Comtesse, est le meilleur exemple de cette même pénétration vers l'intérieur.

A cause de sa lucidité, le prêtre bernanosien se sacrifie pour sauver les âmes de ses paroissiens. Poussé par l'amour, il n'évite même pas le risque du scandale. Donissan, à la dernière minute, pour obtenir la conversion de Mouchette, porte l'agonisante jusqu'à l'Eglise. Cette action lui coûte cinq ans sans l'exercice consolateur de ses facultés sacerdotales. Chevance, parce qu'il essaie de s'acquitter de son office de l'exorciste, perd sa paroisse de Costerel-sur-Meuse. Et le curé d'Ambricourt, après son entretien avec la Comtesse, est accusé d'avoir provoqué sa mort.

Enfin, le destin du prêtre auquel Bernanos a prêté tant de sa propre expérience, est une destinée de souffrance et d'échec temporal allant souvent jusqu'à la dérision et aux défaites les plus humiliantes. Tout conspire, l'hérédité du prêtre, sa fragilité physique, son inexpérience, la gaucherie de son témoignage, à rendre sa vie une agonie perpétuelle, une imitation toujours plus rapprochée de la Sainte Agonie.[39]

Ainsi la pensée de Bernanos sur le sacerdoce ne se préoccupe-t-elle pas

d'abord du contenu précis et objectif des fonctions sacerdotales. Cet aspect ne l'interesse pas. Il suppose la certitude de leur existence et la connaissance de leur exercice. Il les suggère plus qu'il ne les exprime. C'est l'aspect intérieure du sacerdoce, plutôt, qui préoccupe Bernanos, parce qu'il y trouve la vraie Source de réalité, la vraie Origine de sa propre existence. Comme Nicole Winter remarque si bien:

> Le message propre de Bernanos est un message de foi dans le jaillissement de grâce et l'efficacité surnaturelle que comportent les sacrements dont le prêtre est le ministre. Bernanos invite ceux qui s'arrêtent à la réalité extérieure à explorer la richesse inépuisable contenue dans la réalité sacerdotale. Il veut que finissent par devenir presque sensibles le mystère sacerdotal et son dynamisme. Le prêtre retrouve avec lui son rôle essentiel, unique, lui à qui revient la tragique responsabilité du destin de chaque homme. Dans une vision chrétienne du monde--perspective surnaturelle en dehors de laquelle l'action même des romans de Bernanos est réduite à rien puisque le seul drame est un drame surnaturel--c'est le prêtre qui porte le poids des autres. Et ses pouvoirs--reçus sacrementellement au jour de son ordination--sont à la mesure d'une telle vocation: pouvoir sur le péché et la mort, pouvoir qui introduit au plus secret des âmes vivantes, pouvoir--plus mystérieux encore--de revivre intégralement, par une participation à la fois objective et mystique au Sacrifice de la Croix, le don total et et douloureux de l'amour divin. Tel est le message de Bernanos exprimé à travers l'affrontement dramatique de ses prêtres aux âmes et à leur propre vocation.[40]

Ainsi au coeur de Bernanos y a-t-il le sacerdoce par lequel chaque chrétien arrive à la Source de l'amour. Chaque homme doit, dans une certaine mesure, participer au sacerdoce du Christ, devenir un prêtre. Cette participation comporte nécessairement une lucidité surnaturelle, un amour des autres, et un don total de soi-même par l'agonie. Dieu demande ce sacrifice à l'homme; il l'exigea même de Son Fils unique. Bernanos le sollicite du lecteur.

Notes Sur Le Troisième Chapitre

1. Cf. Michel Estève, "Genèse du Journal" dans Etudes bernanosiens, pp. 9-13.

2. D'une lettre citée par Béguin, Bernanos par lui-même, p. 176.

3. Luc Estang, op. cit., p. 169.

4. D'un cahier de novembre 1936 dans Béguin, Bernanos par lui-même, p. 173.

5. Journal d'un Curé de Campagne, p. 32. Désormais d'autres références à ce roman seront intitulées simplement Journal.

6. Ibid., pp. 8, 11.

7. Ibid., pp. 133-134.

8. Ibid, p. 38.

9. Ibid., p. 29.

10. Du curé d'Ambricourt et du Journal Bernanos écrivit en 1935 à un ami: "Vous devinez que mon ami va être cerné par un village en révolte. Mais cette révolte sera sourde, et lui n'en prendra jamais conscience. Et puis, il y a ce bien heureux cancer. Je voudrais aussi que ce petit village fut un 'condensé' de notre pays--le châtelain, l'adjoint, l'épicier, les gosses je les vois tous. Et parmi eux, quelques ames très chères qui s'ignorent elles-mêmes et ne se rencontrent qu'en Dieu, sans le savoir." Cf. Béguin, Bernanos par lui-meme, p. 174.

11. Journal, pp. 82 et 83.

12. Cf. Charles Moeller, op. cit., vol. 1, p. 373.

13. Journal, pp. 160-161.

14. Ibid., pp. 92-93.

15. Ibid., p. 98.

16. Ibid., p. 93. Pour autres aveux du désespoir, cf. pp. 30, 86, 92, 94, 95, 112, 113, 124, 128, 172, et 220.

17. Ibid., p. 28.

18. Ibid., p. 88.

19. Cf. Charles Moeller, op. cit., p. 379.

20. Journal, pp. 51-52.

21. Ibid., pp. 133 et 134.

22. Ibid., p. 147.

23. Ibid., pp. 144-145.

24. Ibid., p. 148.

25. Ibid., p. 149.

26. Ibid., p. 199.

27. Ibid., pp. 174 et 175.

28. Ibid., pp. 249-250.

29. Ibid., p. 252.

30. Ibid., pp. 247-248.

31. Ibid., p. 254.

32. Nicole Winter, op. cit., p. 66.

33. Journal, p. 150.

34. Winter, op. cit., p. 66.

35. Luc Estang, op. cit., p. 179.

36. Préface des Grands Cimetières Sous La Lune, p. 13.

37. Winter, op. cit., p. 58.

38. Cf. Bernanos par lui-même, pp. 68-82.

39. Ibid., p. 71.

40. Winter, op. cit., pp. 74-75.

Bibliographie

I. Ouvrages de Bernanos (dans notre bibliothèque):

A. Romans:

Bernanos, Georges, L'Imposture. Paris: Plon, 1947.

_____, La Joie. Paris: Plon, 1947.

_____, Journal d'un Curé de Campagne. Paris: Plon (le livre de Poche), 1962.

_____, Monsieur Ouine. Paris: Plon, 1947.

_____, Nouvelle Histoire de Mouchette. Paris: Plon, 1947.

_____, Sous le Soleil de Satan. Paris: Plon, 1947.

_____, Un Crime. Paris: Plon, 1947.

B. Ouvrages Politiques:

_____, Dialogue d'Ombres. Paris: Plon, 1955.

_____, Les Grands Cimetières Sous La Lune. Paris: Plon, 1947.

_____, La Grand Peur des Bien Pensants. Paris: Plon, 1947.

_____, Jeanne Relapse et Sainte. Paris: Plon, 1947.

_____, Saint Dominique. Paris: Plon, 1947.

_____, Scandale de la Vérité. Paris: Plon, 1947.

II. Ouvrages Sur Bernanos:

A. Livres:

Balthasar, Hans Urs Von, Le Chrétien Bernanos, traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac. Paris: Editions du Seuil, 1936.

Béguin, Albert, Bernanos par lui-même. Paris: Editions du Seuil, 1954.

_____, Les Cahiers du Rhône. Paris: Editions du Seuil, 1949.

Chaigne, Louis, Georges Bernanos. Paris: Editions Universitaires, 1960.

Estang, Luc, Présence de Bernanos, précédé de Dans l'amitié de Léon Bloy, par Georges Bernanos. Paris: Plon, 1947.

Fabreques, Jean De, Bernanos tel qu'il était. Paris: Mame, 1963.

Gaucher, Guy, Le Thème de la Mort dans les Romans de Bernanos. Paris: Lettres Modernes, 1955.

Gillespie, Jessie Lynn, Le Tragique dans l'Oeuvre de Georges Bernanos. Paris: Lettres Modernes, 1960.

Marie-Céleste, Sr., Le Sens de l'Agonie dans l'Oeuvre de Georges Bernanos. Paris: P. Lethielleux, 1962.

Molnar, Thomas, Bernanos: His Political Thought and Prophecy. New York: Sheed and Ward, 1960.

B. Chapitres de Livres:

Beaumont, Ernest, "Georges Bernanos" dans The Novelist as Philosopher, édité par John Cruickshank. London: Oxford University Press, 1962.

Boisdeffre, Pierre de, "La Passion de Georges Bernanos, "dans Métamorphose de la Littérature de Barres à Malraux. Paris: Edition Alsatia, 1953.

Madaule, Jacques, "Georges Bernanos," dans Reconnaissances. Paris: Les Presses de Curial-Archerau, 1943, vol. 2.

Magny, Claude-Edmonde, "La Part du Diable dans la Littérature Contemporaine, " dans Satan, Les Etudes Carmélitaines. Paris: Desclée de Brouwer, 1948.

Moeller, Charles, "Bernanos ou le Prophète de la Joie, dans Littérature du XX^e Siècle et Christianisme. Paris: 1953, vol. 1.

Nadeau, Maurice, "Au Coeur de Bernanos," dans Littérature Présente. Paris: Editions Corrêa, 1952.

Rousseau, André, "La Voix de Bernanos et le Silence de Mouchette," dans Littérature du XX^e Siècle. Paris: Editions Albin Michel, 1938, vol. 1.

Tylden-Wright, David, "Mauriac and Bernanos," dans The Image of France. London: Secker and Warburg, 1957.

C. Articles des revues:

Beaumont, Ernest, "Vision of Georges Bernanos." Month 16 (août, 1956) 92-99.

Bernanos, Georges, "Lettres de Guerre," Etude. 260-261 (mai, 1949) 174-178.

_____, "Pages de Journal," Dieu-Vivant. 16 (1950) 57-60.

Danforth, Anna, "Beneath the Sun of Satan," Catholic World. 130 (janvier, 1930) 410-416.

Delasalle, Jacques, "La Foi et le Jugement par le Croix dans les Romans de Bernanos," Dieu-Vivant. 12 (1948) 93-122.

Estève, Michel, "Une Présentation du Journal d'un Curé de Campagne de Georges Bernanos," Le Français dans le Monde. 11 (septembre, 1962) 43, 46-48.

Etudes Bernanosiennes. Michel Estève, "Genèse du Journal d'un Curé de Campagne;" E. A. Hubert, "L'Expression Romanesques du Surnaturel dans le Journal d'un Curé de Campagne;" Nicole Winter, "Conception Bernanosienne du Sacerdoce à Partir du Journal d'un Curé de Campagne," nos. 67-68. Paris: Lettres Modernes, 1961.

Evans, O.P., Illtud, "Bernanos." Blackfriars 29 (novembre, 1948) 523-525.

Frohock. W.M., "Vocation of Georges Bernanos," Catholic World. 168 (mars, 1949) 448-452.

Hatzfeld, Helmut, "Bernanos," Thought. 23 (septembre, 1948) 405-424.

_____, "Stylistic Interpretation of a Difficult Text," revue de Sous le Soleil de Satan, Catholic Educational Review. 45 (juin, 1947) 345-353.

_____, "Under the Sun of Satan," Cross Currents. 2 (Winter, 1952) 37-58.

Jennings, Elizabeth, "Vision of Joy; A Study of Georges Bernanos," Blackfriars. 40 (août, 1959) 291-298.

Judrin, Roger, "Georges Bernanos et le Dragon," La Nouvelle Revue Française. 19 (1962) 503-506.

Lafon, Guy, "Le Romancier et le Théologien," La Vie Spirituelle. 96 (février, 1957) 179-185.

Macmillan, Frank, "Bernanos: An Interim Estimate," Dublin Review. 221 (Winter, 1948) 96-106.

Martindale, S.J., C.C., "A Country Priest in France," Catholic World. 146 (novembre, 1937) 153-158.

Molnar, Thomas, "Political Thought of Bernanos," Review of Politics. 20 (avril, 1958) 225-242.

Nostitz, Oswalt Von, "Georges Bernanos: His Life and His Work," Dublin Review. 225 (Summer, 1951) 70-82.

Passage, Henri Du, "Le Journal d'un Curé de Campagne," Etudes. 227 (avril, 1936) 246-253.

Pézeril, Daniel, "Mesures et Démesure de Bernanos," Etudes. 259 (novembre, 1948) 145-157.

_____, "Adieu à Bernanos," Dieu-Vivant. 12 (1948) 123-126.

Salomé, René, revue de Sous le Soleil de Satan, La Vie Spirituelle. 15 (novembre, 1926) 235-245.

Traxler, S.S.N.P., Sr. M. Peter, "Georges Bernanos: His Literary Landscaping," Catholic World. 176 (février, 1953) 332-335.

III. Ouvrages autour de Bernanos:

Barjon, S.J., Louis, Le Silence de Dieu dans la Littérature Contemporaine. Paris: Les Editions du Centurion, 1955.

Brée, Germaine, and Margaret Guiton, The French Novel From Gide to Camus. NewYork: Harcourt, Brace and World, Inc., 1962.

Boisdeffre, Pierre de, Une Histoire Vivante de la Littérature d'Aujourd'hui. Paris: Le Livre Contemporain, 1959.

The Catholic Bookman's Guide (A Critical Evaluation of Catholic Literature), edited by Sr. M. Regis, I.H.M. New York: Hawthorn Books, Inc., 1962.

Clouard, Henri, Histoire de la Littérature Française du Symbolisme A Nos Jours de 1915 à 1940. Paris: Editions Albin Michel, 1947, vol. 1.

Fowlie, Wallace, A Guide to Contemporary French Literature. New York: Meridian Books, 1957.

Hatzfeld, Helmut, Trends and Styles in Twentieth Century French Literature. Washington, D.C.: Catholic University Press, 1957.

Lalou, René, Histoire de la Littérature Française Contemporaine. Paris: Presses Universitaires de France, 1947.

Peyre, Henri, The Contemporary French Novel. New York: Oxford University Press, 1955.

Picon, Gaetan, Panorama de la Nouvelle Littérature Française. Paris: Librairie Gallimand, 1951.

Simon, Pierre-Henri, Histoire de la Littérature Française au XX^e Siècle. Paris: Librairie Armand Colin, 1956, vol. 2.

_____, La Littérature du Péché et de la Grâce. Paris: Librairie Arthène Fayard, 1957, vol. 120.

Truc, Gonzague, Histoire de la Littérature Catholique Contemporaine. Tournai: Casterman, 1961.

ARCHASSEY LIBRARY
3 0764 1002 9056 3